

Voyage dans le midi de la
France / Stendhal ;
[établissement du texte et
préface par Henri Martineau]

Stendhal (1783-1842). Auteur du texte. Voyage dans le midi de la France / Stendhal ; [établissement du texte et préface par Henri Martineau]. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

même est plantée de petits arbres membrés bas, et affectant un peu trop la forme du chou ; ils n'ont point encore de feuilles, tandis que quelques marronniers placés autour d'un bassin sont couverts de fleurs et charmants.

Il faudrait enlever deux ou trois pieds de terre du centre de cette esplanade pour que le public pût jouir des manœuvres, courses, etc. ; mais peut-être le *génie* qui s'ennuie en province et tyrannise les pauvres villes de l'intérieur, s'y opposerait vivement.

Je suis entré au Musée Fabre qui donne sur l'esplanade et termine la ville de ce côté. J'ai entrevu jadis ce personnage gascon chez M^{me} la comtesse d'Albany à Florence. L'on disait que sa présence là avait fait mourir de chagrin le sombre Alfieri. Alfieri était né pour mourir de chagrin de quelque chose, même quand son ancienne amie ne lui eût préféré personne. A la mort de la princesse, M. Fabre eut une jolie collection de tableaux, qu'il eut l'esprit de donner de son vivant à sa ville natale, Montpellier, et il fut honoré comme un dieu par le patriotisme de localité. Il y a quelques années, qu'allant aux forges catalanes des Pyrénées pour les premiers fers que nous ayons vendus en Alger, je vis M. Fabre au milieu de son

Musée *umile in tanta gloria*. C'était une bonne figure pour faire de la modestie. On peut juger. Son buste et son portrait, fort ressemblants, sont dans la principale salle de son musée.

On dit, je pense, qu'on a construit ce musée pour les tableaux ; en ce cas pourquoi ne pas bâtir une tour ronde avec une lanterne au milieu ?

Au lieu de cela, ce sont de jolies salles fort bien éclairées par des fenêtres ouvertes près du plafond ; mais souvent les tableaux ont un jour double, souvent le vernis leur fait faire l'effet d'un miroir. Beaucoup sont placés trop haut, et enfin, au-dessus des tableaux, entre les fenêtres, on a peint de grands sphinx nigauds, de couleur trop brillante.

Les architectes de province, toujours ingénieux, n'ont pu se déterminer à placer là une teinte plate, gris sale. C'est cependant ce qu'il fallait sous peine d'éteindre les couleurs des tableaux.

Je me hâte de courir au fameux portrait d'un beau jeune homme à cheveux blonds par Raphaël. Hélas ! il me semble encore plus repeint qu'en 1831.

Ce jeune homme de vingt ans (notice 53) a l'air de savoir qu'il passe pour joli garçon, genre d'expression qui devait choquer profondément l'âme simple et

tendre de Raphaël. « Il a sur la tête une toque noire ; ses longs cheveux blonds sont coupés carrément à la hauteur des épaules. Sa veste noire est nouée sur la poitrine avec un ruban de même couleur ; son manteau noir est jeté sur l'épaule gauche et retenu par la main droite. »

La notice ajoute : *Ce portrait peint sur bois est de la seconde manière de Raphaël.*

Belle lumière venant d'en haut ; pour le tableau il fallait une lanterne au milieu du plafond et non ces fenêtres qui jettent du jour des deux côtés.

Il y a une grosseur peu explicable en dessous de l'oreille.

La main seule est de la couleur de Raphaël. Les couleurs du front et surtout de la bouche ont été gauchement appliquées ; elles sont trop fraîches pour être de 1520 ; on ne pourrait pas citer un tel exemple de fraîcheur après 318 années. La couleur de la main n'est pas la même que celle du front. Ce portrait impatient, soit par la fatuité de ce beau garçon et la petitesse de son âme, soit par la tentation de nous prendre pour dupes, tentée par le peintre. Est-ce un pastiche de Raphaël, ou un tableau presque perdu et repeint entièrement, à l'exception de la main ? Le grand nom de Raphaël trouble toujours un peu. Pour décider la

question, il faut un de ces accoutumés de longtemps à ne voir dans Raphaël que de l'argent. J'écouterai donc sur cette œuvre l'avis d'un marchand de tableaux. J'en connais un à Florence parfaitement honnête.

Il offrait un jour à un peintre un petit Giotto :

— Je l'achèterais, car il est divin, dit naïvement celui-ci.

— Comment, Monsieur, un homme tel que vous sans argent ! Faites-moi l'honneur d'accepter en prêt cette petite somme de 20 écus (106 fr.). Un pauvre diable tel que moi n'est pas riche.

Le peintre eut bien de la peine à se défendre de cette singulière proposition, sans offenser ce brave homme. Un marchand de Bologne ou de Venise se connaît moins en Raphaël. J'invoquerai aussi le témoignage de M. le comte D. de Pérouse qui, pour acheter des dessins de Raphaël, porte un habit troué au coude ; et les cadres de chacun de ses nombreux tableaux coûtent 3 ou 400 francs ! J'ai vu chez M. D. un saint Jean du Poussin : c'est la plus belle couleur de ce peintre que j'aie jamais vue.

Mais revenons au Musée Fabre. Vis-à-vis du beau jeune homme fat et bas, on voit la grande figure d'un homme aux yeux gros et couverts. Le livret nous dit

que c'est le portrait d'un Médicis, duc d'Urbino, un frère de Catherine de Médicis, cette reine qui apporta le poison en France. Ce Médicis, qui ne ressemble ni à Jean des Bandes Noires, ni au fameux Laurent, ni à ce Côme, nommé si plaisamment père de la patrie, ni à Côme premier, grand duc, « est coiffé d'une toque noire ornée d'une médaille en or. Sur un justaucorps de drap d'or, il porte une pelisse rouge foncée, brochée en or, et à larges manches. De la main droite, il tient un bijou d'or, la gauche est appuyée sur le côté ; il a un poignard à la ceinture ; le fond du portrait est vert. Ce tableau, de la dernière manière de Raphaël, ajoute la notice, est peint sur bois ; Vasari en parle dans la vie de ce grand peintre ; il en existe deux copies à la galerie de Florence. »

Hélas ! je vais passer pour un homme méchant, toujours par suite du même vice : le sot amour pour la vérité qui fait tant d'ennemis.

Toute l'Europe a cru pendant un siècle ou deux que le portrait de la Fornarina, qui est à la tribune de Florence, est de Raphaël. Je pense qu'il est d'un peintre de l'école de Venise, auquel j'attribuerais aussi ce second Raphaël du Musée Fabre.

Ma méchanceté ajoute que la main seule pourrait être peinte par Raphaël ;

encore est-elle plus dans le style de l'école de Venise qu'aucune main dans les tableaux bien connus pour être de Raphaël. Cette main est peinte plus vite, plus chaudement ; elle vise plus à l'effet. La comparer avec la main du beau jeune homme qui est vis-à-vis et que je trouve tout à fait de Raphaël. La saillie de l'os du bras dans la main droite de ce duc d'Urbain, est trop rapprochée de la première saillie du petit doigt. Tout près est une excellente copie de la *Madonna della Seggiola* par M. Fabre. Il y a bon nombre de tableaux de lui dans ce musée et quand il ne copie pas David et Talma, il est bon.

Si l'on veut sentir tout le mérite de M. Fabre, il faut se faire mal aux yeux un instant et regarder Tullius qui fait passer son char sur le corps de son père (n° 65), par M. Dandré Bardon. Voilà où en était l'école française en 1783. La délicatesse monarchique n'admettait plus qu'un tiers des mots de la langue dans le style du théâtre. Si cette monarchie eût continué, nous serions, je pense, arrivés à la politesse chinoise. Un faiseur de paradoxes pourrait soutenir que c'est par égoïsme que David a aimé la liberté et ses excès. Il est certain que la société des gens qui adoraient les vers de l'abbé Delille ne pouvait goûter ses tableaux.

N° 251. La mort de sainte Cécile, charmant bas-relief par le Poussin, est peut-être le meilleur tableau de ce musée. Vous avez vu à Rome la salle de bain qu'on chauffa à l'excès pour faire périr cette jolie sainte ; on espérait qu'elle serait suffoquée par la vapeur de l'eau bouillante. Elle résista miraculeusement à cette première épreuve ; alors, on décida de lui trancher la tête ; elle reçut trois coups de glaive sans qu'on parvint à lui couper la tête ; cependant elle mourut de ses blessures. Qui ne connaît l'admirable et originale statue de sainte Cécile au couvent de ce nom dans le Transtévère ? Cette sculpture rappelle Raphaël par l'expression des nuances.

Cette statue a sans doute piqué d'honneur le Poussin. Admirable raideur de la cuisse gauche de la sainte ; ce trait de nature vaut seul tous les tableaux du Poussin, de 12 pieds de côté, que nous avons à Paris.

La figure de sainte Cécile a dix têtes. De saintes femmes ramassent son sang avec des éponges ; un pape bénit la sainte qui meurt. J'ose dire que ce sont là deux actions ridicules, et qui ravalent à nos yeux la mort sublime de cette jeune fille sacrifiant sa vie à un sentiment, à cet âge et avec cette beauté.

Il y a bien du naturel dans l'esquisse du Poussin (n° 255) Rebecca donnant à boire à Eliezer, mais les couleurs ont rougi. C'est le style des *Noces Aldobrandines*, alors fort à la mode parmi les savants et les pédants. Vous trouvez ce mot dur, je parie : on les préférerait à Raphaël.

Bon portrait de Clément IX attribué au Poussin. Petite tête d'ange charmante par le Baroque ; aussi on l'empoisonna tout jeune ; il survécut, et, depuis, fit des chefs-d'œuvre, mais il fut toujours souffrant.

J'ai admiré trois excellents paysages de M. Boguet à qui il n'a manqué que de l'intrigue pour être le premier paysagiste de France. M. Boguet vit à Rome depuis 60 ans ; dans le fait, c'est un élève de Claude Lorrain et le meilleur. Je lui reprocherais ceci : les clairs et les ombres de ses premiers plans ne sont pas assez forts.

N° 66. Décollation de saint Jean par Daniel de Volterra, tableau bien original ; c'est ce qu'on appelle un parti nouveau dans un sujet si *hackneyed*.

N° 92. De Van Dyck, une belle main bien aristocratique, tenant la garde d'une épée, reste d'un portrait détruit par un incendie.

N° 106. Sainte Marie Égyptienne hor-

rible, vieille, d'autant plus horrible que l'on voit qu'elle a été belle. Les mains seules sont grossières et hors de nature.

N° 139. Bon Fra Bartolomeo fort agréable, mais est-il bien original ? A côté, charmant petit portrait d'Alfieri.

Nos 155, 156, 157. Excellentes copies de Gaspere par M. Fabre.

N° 167. Portrait de Pétrarque attribué au Ghirlandajo. Physionomie d'un dur pédant, homme riche ; rien de l'auteur du premier sonnet.

N° 173. Torquato Tasso par M. Granet ; le Montaigne a l'air d'un curé de campagne, mais le Tasse est excellent.

N° 180. Du Guerchin, belle tête de femme.

N° 188. Charmante jeune fille regardant le ciel, attribué au Guide.

N° 215. Portrait du cardinal duc d'York par Mengs. Bien l'air poli et hébété d'un prince jeune qui songe aux convenances.

N° 238. Bonne et excellente vue d'une voûte d'église éclairée par des flambeaux ; donne bien l'idée de l'immensité.

N° 242. L'Enfant Jésus et la Vierge de Parmesan, charmant, mais peut-être copie ; placé trop haut pour décider ce point.

N° 274. Bien curieux portrait de M. de Bâville, intendant et tyran du Languedoc, comme dit Saint-Simon. Figure pleine,

noble, bête et digne, comme celle du portrait de Racine. Ce portrait est placé à quinze pieds ; il devrait être à la hauteur de l'œil. On le gravera pour quelque édition future du Tacite français.

N° 301. Jolie vierge du Sodoma.

Je passe sous silence une foule de petits tableaux médiocres. Ce musée, fort joli, n'a pas de grands tableaux bien sûrs des bons maîtres ; bien inférieur à celui de Marseille. Je donnerais cinquante tableaux estimables du Musée Fabre pour le *Sauveur* du Puget et pour l'*Assomption* de Louis Carrache, si remplie de défauts, qui est à Marseille. Je ne dirai pas aux échevins de Montpellier que pour 4 ou 5.000 francs on a de vrais Carrache à Bologne.

J'ai trouvé, après, deux bons portraits d'un peintre de Montpellier ; entre autres un personnage âgé portant la croix de saint Louis qui *se rebiffe*, si l'on me permet ce mot d'atelier.

N° 338. Statue représentant l'Été, admirable de ridicule. Voilà pourtant ce que la bonne compagnie adorait du temps de l'abbé Delille.

N° 342. Tête de muse par Canova ; figure charmante mais un peu *bestiole* comme on dit à Milan ; quatre plis horizontaux au cou, que je ne saurais approuver.

Bon portrait de l'aimable Canova par M. Fabre. Le pied de marbre seul est manqué.

Beau paysage de M. Brascassat ; vaches et bœufs dans le genre de Paul Potter ; plus de chaleur.

M. [Valedau]¹, homme riche de Paris, a laissé à ce musée beaucoup de tableaux de l'école hollandaise, dont je me dispense de parler, ne les aimant guère. C'est pour moi comme la musique de piano en musique. Admirable collection de dessins ; un dessin de Raphaël : c'est un jeune homme qui s'appuie sur une fenêtre pour regarder de côté. J'ai compté sur ce dessin seize lignes qui semblent de l'écriture de Raphaël et le brouillon d'un poème ; mais on a eu la gaucherie ou la prudence de placer ce dessin à huit pieds de haut ; il devrait être vis-à-vis l'œil du spectateur. Rien de facile au reste, comme de faire un faux de l'écriture de Raphaël. J'ai rencontré une fois 80 lettres ou sonnets du Tasse...

Au milieu de toutes les affectations provinciales, l'âme est rafraîchie par la vue de tableaux italiens et par le feuillage d'un grand arbre non taillé.

1. Stendhal a laissé ce nom en blanc. M. Royer indique en note que le legs est du 11 février 1836. N. D. L. E.

— 1^{er} mai 1838.

La bêtise des provinciaux est chose incroyable. On a beau le dire ; quand on veut être matériellement bien, il ne faut pas quitter le boulevard ; ailleurs on ne doit chercher que la sensation du moment. On est surpris. Par exemple, j'achète à Bayonne des bâtons de ce fameux chocolat destiné aux voyageurs ; ils sont gros et longs comme le doigt. Hé bien ! il faudrait en voyage les mettre en entier dans la bouche, attendu qu'on ne peut les casser sans des coups de marteau très forts.

Ce matin encore, le vent était froid ; en partant j'ai eu la témérité de vouloir déjeuner avec du thé. J'en ai pris dans le paquet que m'a donné M. C. et me suis acheminé vers le meilleur café de Montpellier, dont enfin je suis parvenu à me faire dire le nom, non sans cependant avoir été trompé plusieurs fois.

Là je me suis livré à des travaux d'Hercule pour avoir de l'eau chaude, mais je n'ai pu réussir ; j'ai pris du thé à l'eau tiède par ce froid.

Illumination de l'esplanade, mais le vent froid d'est me fait fonction de mistral et gêne tout pour moi.

Montpellier est une des laides villes

que je connaisse, mais d'une laideur à elle, qui consiste à n'avoir pas de physionomie; on monte et on descend sans cesse; ce sont de petites rues étroites; jamais 25 toises en ligne droite. Les maisons sont en pierres et en général ont trois étages, mais petites, mesquines, sans aucune physionomie. Pas d'églises; une cathédrale ridicule; mais une des plus belles promenades du monde et où, tôt ou tard, on mettra des arbres, car ceux qui sont au Peyrou sont en si petit nombre qu'ils ne font pas masse d'ombre.

Partir le 3 mai à 11 h. pour Nîmes, car il faut passer à Nîmes pour aller à Arles¹.

MARSEILLE, le 7 mai 1838².

Hier, dimanche, à 9 heures du soir, je suis arrivé des Martigues, bien fatigué. Ce matin, j'ai flâné avec délices dans cette jolie ville.

Les portes d'entrée des maisons me

1. Où est Arles? A faire le canal, le délicieux lac des Martigues, la singulière vue des Pennes.

2. Du 6 mai au 29, séjour on peut dire charmant, si l'on excepte la pluie des premières journées. Arrivé le 6 mai, je m'en arrache le 29 après 23 jours, dont 7 ou 8 passés à Grasse, Cannes, Fréjus. — Le 29 aller à Saint-Rémy pour le monument; de là Tarascon et le lendemain Beaucaire.

rappellent celles de Londres. Elles sont petites, en joli bois ciré, garnies de serrures et de petits marteaux de laiton bien propres, élevées de deux marches sur le trottoir, lequel est séparé de la rue par un petit ruisseau d'eau claire, coulant fort vite, car toutes les rues sont en pente. Il est bien entendu que je ne parle que de la nouvelle ville ; je l'ai déjà dit, on ne va dans l'ancienne que pour se cacher.

Si Bordeaux est la plus belle ville de France, Marseille est la plus jolie. Elle doit cette qualité à certaines allées de platanes, plantées au fond d'une vallée fort évasée qui se trouve au centre de la ville et qui monte doucement. C'est la continuation du port, et, en goûtant le frais et l'ombre sous des platanes de 60 pieds de haut et de deux pieds de corps, on aperçoit des mâts de vaisseaux et les courtines du fort Saint-Nicolas. J'avoue que, quand il fait un beau soleil, il n'y a rien de comparable aux allées de Meilhan. Le haut des allées est formé par quatre rangs de vieux ormeaux de toute hauteur. Les passages pavés sont là le long des maisons. De ce point, partent des allées de platanes qui vont dans la campagne vers Saint-Just et la Madeleine et que la chaleur m'a empêché de pousser à bout.

J'ai vu l'église de Saint-Vincent-de-Paul, moderne et fort plate. Avec la gaité de ces allées de platanes et les traits fiers et grecs des Marseillaises, il fallait ici un temple antique, ou, du moins, une de ces églises élevées à la façon de Palladio, comme San Fedele de Milan, ou San Nicola di Tolentino à Rome.

La rue Noailles, qui va du cours aux allées de Meilhan, quoique assez étroite, a deux trottoirs, deux ruisseaux ; mais à tout moment, on est obligé de régler son pas sur celui des personnes qui sont devant vous. Cette presse rappelle Paris et la rue Vivienne. Marseille a aussi des cabriolets qui pourraient vous écraser, des omnibus, etc., etc. ; mais le pavé n'y est jamais mouillé, et toujours deux ruisseaux coulent rapidement aux deux côtés de la rue. Beaucoup de maisons ont de petits jardins où il y a de fort grands arbres, ou, au moins, la vue de ces jardins. C'est tout simple ; il s'agit d'une ville non pas bâtie par le hasard et l'intérêt particulier, mais dessinée par la main de la raison vers 1780. Les îles de maisons ont la forme d'une carte à jouer, ou d'un carré et le centre est resté en jardin.

Dans la saison chaude, la porte de la rue reste entr'ouverte, ce qui établit un courant d'air charmant avec le jardin, et,

en même temps, on a de l'obscurité. C'est, comme on le voit, tout ce qu'il est possible de souhaiter. Aussi l'on habite beaucoup le rez-de-chaussée ; les fenêtres ont des grilles qui font vent sur la rue et permettent de s'y placer. En un mot, la vie matérielle, quant à la position du corps, est absolument l'opposée de celle de Paris. Les hommes passent leur vie dans les cercles et beaucoup de ces cercles ont des jardins.

Si le lecteur est à Marseille, il trouvera que je ne dis pas assez de bien de ce climat et de cette position physique de la vie ; mais si le vent du nord-ouest (mistral) s'élève, il maudira Marseille et ne songera qu'à le quitter. En ce cas, on se lave les mains et la figure avec de l'huile d'amandes douces.

Marseille, 9 mai. *La Tourette et la Major.*

Si j'habitais Marseille, je braverais la mode qui, dans ce pays du naturel, n'a pas grand empire, je pense, et j'irais me loger à la Tourette. C'est une terrasse magnifique, élevée de cent pieds au-dessus de la mer ; et l'on n'en est séparé que par un précipice naturel : aucun établissement industriel, aucune idée d'utilité, rien de

petit. Un vieux mur en décadence sépare seul de la mer profonde.

Cette terrasse de la Tourette, où je viens d'être mouillé à fond (mon parapluie ayant été oublié à l'hôtel du Nord à Arles) forme l'extrémité de la vieille ville. La Tourette est en proie au mistral le plus violent (le vent du nord-ouest) et l'on se trouve ici à 20 minutes du théâtre et des beaux quartiers, mais la route naturelle pour s'y rendre est ce joli quai de la Bourse, le plus vivant et le plus gai de France.

Cette terrasse de la Tourette était, je pense, au milieu du Marseille assiégé par César. On suppose que la mer s'est emparée d'une grande partie du sol de cette antique cité. La *vieille ville* à Marseille, située sur la colline à l'ouest du port, est fort grande, mais l'on n'y va jamais. A chaque pas, grâce au préfet Thibaudeau (l'historien), on y trouve des bornes-fontaines et de petites places remplies par le feuillage de trois ou quatre magnifiques platanes. Cet arbre, à la mode en Grèce, dont le feuillage ne fait pas masse et n'intercepte pas la vue, convient fort bien le long des maisons.

Les rues sont étroites dans cette ville vieille, et, comme elle occupe le sommet et les pentes d'un monticule, il faut sans

cesse monter et descendre. Il y a de jolies échappées de vue, soit vers Notre-Dame-de-la-Garde, soit vers la mer. Ces rues sont un peu plus laides que celles de l'intérieur de Montpellier, mais je les préférerais de beaucoup, à cause des échappées de vue. Tous les troisièmes étages doivent être agréables.

Les habitants vivent dans la rue comme à Naples. Ils m'indiquent avec obligeance le chemin de la Major, mais on a peine à me comprendre. Il faut dire la *Majour* et tous les féminins se terminent en *o*. Je comprends tout par le souvenir de l'italien, mais parler est une autre affaire.

Cette *Major*, où j'arrive enfin, et que les savants établissent être les ruines d'un temple de Diane, comme l'église d'Ancône (est-ce de Diane à Ancône ?) n'est qu'une pauvre église de village, absolument indigne de toute description. On y entre par la seconde chapelle à droite. La place de l'entrée est occupée par un orgue. Je trouve trois nefs, des arcs en plein cintre et des piliers dont la coupe serait terminée, de tous les côtés, par des angles droits ; donc église romane, mais des plus pauvres¹.

Je ne trouve de gothique qu'une très

1. A vérifier dans *Gallia christiana and Academie*.

petite chapelle éclairée par un dôme au fond à gauche. Dans cette chapelle, dont la voûte a des nervures gothiques, à gauche, Jésus au tombeau, grand bas-relief, très saillant, avec figures de grandeur naturelle.

Le devant de l'autel, bas-relief appartenant à un tombeau : la Vierge et deux saints sous trois portiques, formés par quatre colonnes fort courtes. On imitait encore un peu les formes grecques et romaines, genre roman.

C'est au contraire à la mode de la Renaissance qu'appartiennent deux arcades voisines de la petite chapelle gothique et plaquées contre le mur de gauche de l'église. La colonne isolée et les deux piliers qui forment ces trois arcades sont couverts de petits anges, de tiges de blé, d'épis, de plantes et d'autres ornements, assez mal exécutés, mais appartenant au genre délicat de l'école de Florence, tel qu'on l'admire dans le tombeau de François I^{er} à Saint-Denis.

Sous ces arcades, il y a un autel et deux petites constructions en forme d'armoire, l'une terminée par un frontispice triangulaire surmonté d'un dôme ; j'y lis la date de MIIIICLXXXI (1481) ; l'autre par un frontispice en demi-cercle. Tout cela est assez pauvre. L'autel m'a rap-

pelé les charmants amours peints par Raphaël dans sa jeunesse. Il a un devant en marbre divisé en sept compartiments : ce sont des bas-reliefs dessinés comme



ceux des enfants le long des murs, mais fort intelligibles, et qui, par là, doivent

produire beaucoup d'effet sur les personnes qui ne sont pas choquées de l'absence de la forme. Ces bas-reliefs représentent, ce me semble, l'histoire de saint Lazare, qui, après avoir été ressuscité par Jésus, vint à Marseille fonder cette église. Les figures ont fort peu de saillie.

Il y avait beaucoup d'odeur dans cette église et un pauvre prêtre enseignait à de pauvres enfants le catéchisme, article de la confession. Le prêtre faisait tout au monde pour ne pas laisser éclater l'impatience que sa voix trahissait, mais, d'un autre côté, les enfants ne pouvaient pas absolument comprendre le sacrilège qu'il y a à ne pas s'accuser de tous ses péchés. Malgré l'odeur, j'ai écouté longtemps. Je me figurais la même patience employée à expliquer à ces enfants le péché qu'il y a à *voler*. Chacun d'eux sait fort bien ce que c'est que le *vol*.

Au côté droit de ce qui devrait être la

grande porte de la Major, et dans l'angle du mur, je remarque un petit édifice hexagone de 8 pieds de diamètre peut-être, et dont la coupole est supportée, du côté de l'église, par deux petites colonnes corinthiennes cannelées. L'autel est formé par le devant d'un tombeau antique; aux extrémités, deux figures debout; ensuite des SS aplaties et verticales; au milieu, trois figures dont les têtes me semblent assez mal dessinées. A cause de la pluie l'église est fort obscure (atlas de Millin, planche 59, figure 4). C'est un magistrat romain qui a, auprès de lui, des manuscrits attachés avec une courroie.

Au reste tout le monde a pillé cette pauvre église de la Major. Henri IV en fit enlever de belles colonnes. Le comte de Tende prit deux colonnes à la Major qu'il envoya au connétable de Montmorency, son beau-frère.

Autour de l'espace circulaire qui entoure le maître-autel, j'ai vu trois grands tableaux mauvais, mais fort clairs, fort intelligibles. Il y avait ici des tableaux de Puget; on les a mis au musée.

On a laissé au grand autel une grande dalle en pierre sculptée et partagée en trois arcades: la madone et l'enfant Jésus occupent celle du milieu; les autres sont occupées par des saints portant

l'étole, une mitre fort basse, une grande crose dont l'extrémité supérieure est terminée par une tête de serpent.

La Bourse est sur le port dans une position admirable, faisant face au midi. Elle a une place qui s'avance dans le port et, de l'autre côté, le rocher de Notre-Dame-de-la-Garde qui semble placé là exprès pour faire perspective. Sur ce rocher pointu pas un arbre ; quelques croix de missionnaires et, au sommet, le fort bâti par François I^{er}.

Derrière la Bourse, on trouve l'Hôtel-de-Ville réuni à la Bourse par une voûte qui passe sur une rue. Il me semble qu'il n'y a qu'un escalier pour les deux bâtiments et cet escalier, où se trouve la statue de Libertat, est dans l'Hôtel-de-Ville.

On arrive à ces deux édifices, qui n'en font qu'un pour ainsi dire, par ce joli quai pavé de briques posées de champ (*l'opus spicatum* des anciens), dont j'ai si souvent loué la gaîté et le naturel. Tous les négociants de la ville arrivent par ce quai à 4 heures.

La façade est composée d'un corps de logis, flanqué de deux pavillons. Il y a cette singularité qu'au premier étage le corps de logis est en retrait sur les pavillons, mais en revanche, au rez-de-chaussée, c'est le corps du milieu qui

fait saillie. Ce corps du milieu a trois fenêtres, dont celle du milieu plus basse et les pavillons deux chacun.

Le balcon est soutenu par d'assez jolies colonnes, pour lesquelles on a fait des niches, dans lesquelles on les voit à demi cachées. La façade, et même les côtés, sont chargés d'ornements au point qu'il ne reste plus de partie *lisse* à l'architecture pour faire entendre le langage qui lui est propre. Tout cela n'est pas trop laid.

Une partie du bel effet est due à la situation. Cet édifice est flanqué, à peu de pieds de distance, d'une énorme quantité de mâts de vaisseaux. Il a devant soi une belle place qui s'avance dans le port et au delà précisément, vis-à-vis, et comme pour faire point de vue, l'aride montagne de Notre-Dame-de-la-Garde couronnée par le fort que fit bâtir François Ier, dont les contours pointus se détachent sur le ciel. De la Bourse, le port de Marseille ressemble à un lac rempli de vaisseaux ; on ne peut apercevoir la mer.

Un buste neuf est placé au centre de la façade, à une élévation assez ridicule, ce qui fait que je n'ai pu voir si c'était celui de Louis XIV ou du roi régnant, qui, du reste, ressemble fort à son aïeul.

Ne cherchez rien en France de semblable au caractère marseillais ; et c'est

ce qui me charme en ce pays. Le Marseillais est franc et même grossier ; il dit ce qu'il pense, quand même ce qu'il pense est un peu contraire à la politesse. Ailleurs on voit des gens qui écoutent les longues histoires ; vous voyez un Marseillais faire deux ou trois mouvements, puis dire à l'ennuyé : « Pardon, Monsieur, je n'ai pas le temps aujourd'hui » ; et il prend la fuite. Le Marseillais est honnête en affaires.

Le travail de Marseille n'est point le travail de Paris, de Rouen, et, encore moins, de Lyon.

Le négociant de ce pays va, le matin, à 10 heures, à la Bourse de Casati (c'est le Tortoni du pays) ; le soir à quatre heures à la Bourse véritable sur le port ; mais, du reste, il n'est presque jamais à son comptoir. Quant au dimanche, pour rien au monde vous ne lui feriez sacrifier sa bastide. M. N., mon ami, voulut un jour risquer 150 louis et tenter une expérience. Il s'arrange pour rencontrer, le dimanche à 7 heures du matin, un négociant de notre connaissance ; il lui propose une affaire admirable : il s'agissait de gagner 5 % sur une marchandise, probablement sans la déplacer. Le Marseillais comprit rapidement de quoi il s'agissait ; il fallait rester 40 ou 50 minutes de plus

en ville pour voir la marchandise. Il fit tout au monde pour amener M. N. avec lui à sa bastide ; les instances durèrent bien 15 ou 20 minutes ; nous, témoins à portée, nous craignons que le pari ne fût perdu. Ces 20 minutes auraient pu suffire à la rigueur pour conclure l'affaire. Mais le Marseillais, trouvant M. N. inébranlable, finit par lui dire : « A demain les affaires », et il fit partir au galop la rosse qui menait son petit cabriolet.

Il y a loin de là au caractère lyonnais ; plus loin encore mais dans un autre sens, au caractère parisien. M. de Villèle, avait dit à M..., un de ses courtisans, que la qualité la plus nécessaire dans sa position était de *savoir s'ennuyer*. Deux jours après, ce courtisan allant lui porter un travail sur une question que M. de Villèle devait défendre le jour même à la tribune, le trouve, à 7 heures du matin, écoutant les conseils de M. S. de L. Le ministre habile s'en débarrasse avec peine, et se tournant vers son courtisan : « Vous voyez », lui dit-il.

Le Marseillais est absolument incapable de la première qualité du Parisien qui veut faire fortune : *savoir s'ennuyer*, et encore plus s'il se peut, de la seconde qualité, *ne jamais blesser personne*. Si un Marseillais parle d'un négociant de sa

connaissance, en trois phrases, il vous donne sa définition sous tous les rapports, sa fortune, sa façon d'agir en affaires, son degré d'esprit, ses habitudes sociales et l'histoire de sa femme, s'il est marié.

Sous les rapports de la civilisation matérielle, Marseille est évidemment la seconde ville de France. En arrivant harassé, hier soir, j'eus la fantaisie de prendre du thé. J'allais au café des Mille Colonnes, dont l'arrangement matériel ferait honneur à Paris. Je me disais : « Obtiendrai-je de l'eau chaude ? » J'eus un thé qui me brûla, la qualité du thé ordinaire tel qu'on peut l'attendre dans un café. A Lyon, j'eusse résisté à cette fantaisie. Dieu sait ce que j'aurais trouvé dans les cafés, le dimanche à 9 heures et demie du soir ! Le garçon m'aurait répondu avec humeur comme à un importun et m'aurait apporté je ne sais quelle tisane tiède. A Bordeaux, je me serais hasardé, non dans le café Montesquieu, où l'on m'aurait fait répéter trois ou quatre fois mon ordre, je serais allé au café de la Comédie, où l'on m'aurait servi poliment, mais après vingt minutes, du thé froid. A Marseille, j'ai été servi en deux minutes avec un empressement parfait.

— Monsieur, attendez un peu si vous voulez que le thé soit bien fait.

Il n'a pas dit, il est vrai :

— J'engage Monsieur à attendre un peu s'il veut, etc...

Le maître de ce café où je suis allé ce matin prendre un thé complet et où il y avait un monde énorme, de façon que, sur 50 tables peut-être, une seule était vacante, le maître, me voyant sans journal et sans cigare est venu me demander si l'on me faisait attendre. Je lui ai répondu par un compliment auquel il n'a pas fait grande attention. Cet homme est admirable pour faire marcher ses garçons. Quelle différence avec le garçon de l'hôtel du Nord, avant-hier, à Arles !

Voilà selon moi un des grands plaisirs du voyage. Arles est un trou, où le voyageur ne va que pour ses admirables antiquités. J'étais seul dans la salle à manger, quand je parlais au garçon arlésien ; il y avait 150 personnes dans le café de Marseille ; tous parlaient haut, la plupart demandant quelque chose et, de plus, une abominable chanteuse, laide et chantant faux à toutes ses notes au-dessus du *mi* d'en haut, au milieu de ce tintamarre épouvantable, le garçon poli me sert rapidement, et le maître voyant que j'attends vient me demander ce que j'ai commandé.

Le lecteur se moquera peut-être de ma façon de calculer le degré de civilisation

par *l'eau chaude*. Je répondrai que pour moi qui ne crois que ce que je vois, ces petites choses sont tout.

J'ai trouvé au café trois ou quatre courtiers de mes amis. Ce sont des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, fort bien mis, qui gagnent 5 à 8.000 francs en se promenant de neuf heures à quatre avec quelques échantillons et force cigares dans leurs poches. Pour travailler il suffit qu'ils ne restent pas chez eux ; la plupart des affaires se font dans les cafés ; on se voit au café et on va parler affaires en se promenant à l'ombre dans la rue. C'est vraiment une vie heureuse ! Comme je n'ai pas été à Marseille depuis deux ans, chacun de mes amis me fait trois ou quatre biographies de celles de mes connaissances auxquelles il est arrivé quelque chose, en bien ou en mal, pendant cet intervalle. Toutes ces biographies sont de la dernière imprudence.

Pour comble de plaisir enfin, ce matin, j'ai eu trop chaud en me promenant dans la rue à l'ombre ! J'ai été ravi d'un petit courant d'air frais que j'ai trouvé sur la Cannebière (rue du Chanvre, bâtie il y a cinquante ans sur des terrains où l'on avait cultivé du chanvre). C'est la principale rue de Marseille ; elle est plus large que la rue de la Paix (à Paris) et conduit

du cours au port que l'on aperçoit de là dans toute sa largeur. Toutes les rues, au levant et au midi de la *Cannebière*, sont tirées au cordeau et admirables avec des trottoirs des deux côtés, etc... La vieille ville est au nord et au couchant de la *Cannebière* ; mais un homme comme il faut ne va jamais dans la vieille ville ; seulement, on y a un appartement, quand on a l'honneur d'être amoureux. C'est une faiblesse bien rare, je crois, à Marseille. Les dames de la société ne s'y font pas enlever comme à Bordeaux pour venir habiter au 5^e étage à Paris.

A Marseille, on n'a d'amour que pour des personnes assez difficiles à nommer dans un livre, je dirai : que pour des *grisettes*.

Un de mes amis me racontait en dinant que, l'an passé, il fit la partie d'aller à Paris pour y trouver des plaisirs parfaits et y passer six mois qui devaient marquer dans sa vie ; il avait dix mille francs. — « Je m'y suis ennuyé, à votre Paris, et je préfère mille fois ma bastide où je chasse le dimanche matin, à tous les bosquets de Sceaux et de Verrières », et il a continué la liste de ses préférences. Notez que dans cette bastide, il n'y a sûrement pas quatre arbres verts. L'arbre le plus rabougri et le plus malheureux des boulevards ferait l'admiration publique dans

une de ces bastides. Il y en a bien cinq à six mille dans les environs de Marseille. De tous côtés on voit ces petites maisons d'une blancheur éclatante se détachant sur la verdure pâle des oliviers.

Musée. — Marseille a cette ressemblance avec Rome qu'elle est établie sur plusieurs collines et, plutôt à Dieu qu'au pied d'une de ses collines, Rome vit couler la mer! Sur une des collines de Marseille, sur laquelle on parvient par une belle allée de platanes, était le couvent des Bernardins, et c'est de l'église de ce couvent qu'on a fait le musée.

Ce musée de Marseille est vénérable par son obscurité. Il a la forme d'un T majuscule, dont les branches seulement sont faiblement éclairées, de façon que, vers le point où les deux lignes se rencontrent, obscurité complète.

Et c'est là précisément que MM. les échevins de Marseille ont placé la *Chasse aux sangliers* de Rubens, tableau magnifique parce que le sujet est précisément ce qui convient à la fougue de couleurs et au dessin exagéré de ce grand peintre.

Un tronc d'arbre, peint d'une couleur bleuâtre, si fausse qu'on ne sait d'abord ce que c'est, traverse le tableau horizontalement à un pied du cadre. Au-dessus

est un sanglier ; un homme effrayé et à demi nu oppose à ce sanglier, qui ne le regarde pas, un épieu brisé. Le sanglier magnifiquement peint du reste, est frappé de sang-froid comme tous les autres êtres animés du tableau, les chiens exceptés. Le sanglier regarde un homme qui, de sang-froid aussi, place un épieu dans sa gueule.

Un gros bourgmestre à cheval paraît au-dessus du sanglier et, d'un grand sang-froid, touche de son épée le haut de la tête du sanglier. Les chiens seuls sont admirables ; on peut dire qu'ils sont au-dessus de tout éloge ; plusieurs sont tout en sang et c'est probablement pourquoi ils prennent la chose fort au sérieux.

Il y a six chiens, neuf figures humaines et deux chevaux. Le peu qu'on voit des feuilles des arbres est bleu. Deux femmes, assez jolies, regardent ce sanglier à trois pas d'elles, avec le plus beau sang-froid. Ce tableau me semble improvisé ; le dos du sanglier n'est même pas achevé. Hakkert, à Naples, finit bien autrement ses sangliers, mais où est le feu divin ?

L'*Assomption* de Louis Carrache fait pâlir tous les tableaux qui l'entourent ; c'est à peu près son seul mérite. La tête de la Madone est commune et son geste exagéré ; elle ouvre les bras avec violence. La force du clair-obscur et la franchise des

gestes placent ce tableau au premier rang. Détails admirables : petits anges qu'on dirait de l'école de Venise ; les grands sont des garçons de 18 ans. Les pieds de celui qui est à droite attirent trop l'attention et manquent de grâce, mais non pas de vérité.

Choqués de l'affectation, du faux, du *convenu* dont les nigauds qui se portaient comme successeurs de Raphaël, remplissaient leurs tableaux, les Carrache osèrent revenir à la vérité. Cette idée et le courage surhumain avec lequel ils la suivirent (voir leur historien Malvasia) furent sur le point de les faire mourir de faim. Pour faire cet ange, Louis Carrache prit un beau garçon de 18 ans pour modèle et ne songea pas à lui faire des pieds de femme pour lui donner l'air divin. Il avait trop d'horreur et de mépris pour toute fausseté¹.

1. Un peu plus loin page 23 de son manuscrit, Beyle parlait encore de ce tableau dans ces termes : « Je ne saurais parler que vaguement d'une *Assomption* grandiose de Louis Carrache placée trop haut et dans la partie la plus obscure du musée, celle où l'on a mis le tableau de Raphaël. Un ange de ce tableau sur le premier plan a des pieds de portefaix. C'est un des défauts de l'école de Bologne, dans son horreur pour les poupées élégantes que les froids imitateurs de Raphaël avaient mises à la mode. Les trois Carrache et le Dominiquin copiaient exactement et sans jamais ennobler les pieds et les mains de leurs modèles, mais aussi ces grands hommes n'ont jamais rien d'affecté, ni de niais. » Mais Stendhal avait encadré tout ce passage d'un trait de plume et avait écrit dans la marge : « Fait autrement, page 18 ; choisir. J'aime mieux aujourd'hui la page 18. » Aussi avons-nous suivi sa volonté et laissé dans le texte le passage de la page 18. N. D. L. E.

Dans la partie la plus obscure du Musée, on a mis le tableau de Raphaël : *Saint Jean écrivant l'Apocalypse* et, en vérité, je croirais que pour cette fois, MM. les échevins, directeurs suprêmes du Musée, ont eu de la malice.

Ce tableau, s'il est de Raphaël, est de bien loin le moins bon qui nous reste de ce grand homme. On connaît son talent pour rendre avec une vivacité et surtout une profondeur qui ne nuit jamais à la vérité la plus parfaite, les moindres nuances de passion. Il excelle surtout à représenter le respect, la dévotion, le dévouement sublime. Hé bien ! ce saint Jean est à cheval sur son aigle comme un nigaud ; il a l'air de rêver, en écoutant l'inspiration divine ; son geste est mieux que niais, il est sot. Il y a d'ailleurs une petite absurdité ; il se dispose à écrire sur une tablette de pierre avec une plume. Le musée de Paris envoya ce tableau aux Marseillais lors de l'établissement de leur musée. Les personnes qui le veulent original disent qu'il faisait partie de l'ancienne collection du cabinet du roi et qu'il avait été gravé par Simonneau. Il faudrait le voir de près, au grand jour, et l'examiner avec une loupe. Je le croirais une copie faite dans le temps et par un élève qui n'a pas su voir, ou du moins rendre la nuance d'expression

qui, dans le tableau de Raphaël, rachetait la gaucherie de la position des bras et des jambes. Loin d'être inspirée comme la tête du même saint Jean, écrivant aussi son évangile, du Dominiquin, à Sant'Andrea delle Fratte à Rome, la tête est niaise ; quant au *mal peint* des bras et de la jambe nus, il est frappant. Je ne vois de bien peint dans tout le tableau que les serres de l'aigle et les doigts de la main gauche.

Tout cela posé, je suis loin de croire que Raphaël n'a rien fait de médiocre, mais, en regardant ses figures les moins parfaites avec un tel degré d'attention, l'âme fait abstraction avec une telle violence de ce qui la chagrinerait mortellement chez un peintre médiocre, que ses moindres ouvrages font un effet prodigieux. On chercherait en vain à se le dissimuler ; tel est le malheur qui suit la duperie de voir des tableaux médiocres, que l'on contracte l'habitude de n'accorder que très peu d'attention aux tableaux qui ne portent pas un grand nom.

Ce musée de Marseille ne peut pas lutter avec celui de Montpellier pour le nombre de ces tableaux, un peu au-dessus du médiocre, qui charment et séduisent le vulgaire, mais, dans le fait, il lui est bien supérieur. Il a de Jules Romain trois cavaliers

montés sur de gros chevaux de charrette ; le cheval de droite et le jeune cavalier sont au-dessus de tout éloge. Du Guerchin, on a les *Adieux de Priam et d'Hector*, scène de nuit éclairée par un flambeau. La robe de chambre de Priam est admirable. On a la liste des tableaux du Guerchin écrite de sa main. On voit qu'il peignait souvent uniquement pour gagner de l'argent. Ce tableau ne l'a pas fait rêver un quart d'heure ; on le lui a commandé et, sur-le-champ, il s'est mis à peindre un vieillard en robe de chambre et un grand jeune homme en guerrier romain. Aucun des deux n'est ému le moins du monde, mais tel qu'est ce tableau, aucun bon peintre moderne (je veux dire né depuis la mort de Poussin) n'aurait pu faire rien d'approchant.

Il y a ici un excellent Caravage, bien ignoble ; un cadavre assis, soutenu par deux enfants de douze ans. Cela s'appelle : Jésus-Christ mort soutenu par deux anges. J'ai remarqué une bonne copie du Dominiquin, la Madeleine pénitente, que le livret nous donne pour un original, et peut-être est-ce un original gâté par le soleil. Une fois la cour de Naples hérita des Corrège qui avaient appartenu aux Farnèse. Ces tableaux restèrent dix ans dans le bas d'un escalier, tournés contre le mur, et tout le monde p... contre.

Ce pauvre petit Dominiquin aura trouvé le même sort. A Naples, de nos jours encore, on voit le soleil brûler les magnifiques Canaletto. En revanche, on ne saurait contester l'originalité du Père éternel et la jolie tête de Lanfranc (cet intrigant qui empoisonna la vie du bon Dominiquin).

Ce musée possède un magnifique Pérugin : sainte Anne paraît au-dessus de la Madone qui, assise sur un trône, est sur un autel. L'absence de pensée qui distingue le Pérugin est ici cachée par le nombre des personnages et leur timidité profonde et pieuse. Le nom de chaque saint est placé dans son auréole. Sous le trône de la Vierge, le peintre a écrit son nom en caractères beaucoup trop gros. Les chairs tirent sur le jaune clair, effet du temps. Ce tableau, où l'œil ne perd pas la feuille d'un arbre, a plus de trois siècles.

Le ton général des tableaux de ce maître est couleur d'or. La lumière du soleil passe en se couchant au travers d'un nuage couleur d'orange. Ici ce ton a pâli ; les chairs et les clairs tendent au *jaune clair*. Le Pérugin, avec sa mine de bonhomme, fut probablement bien jaloux de l'immense succès de son élève Raphaël, et aujourd'hui il ne doit les trois quarts de sa renommée qu'à cet élève. Et Raphaël ne put jamais se guérir complètement de la petitesse

prise à l'école de Pérouse. Fra Bartolomeo, qui lui donna le clair-obscur, ne put lui donner le *style large*.

On ne peut pas louer la même clarté dans un magnifique paysage d'Annibal Carrache ; c'est une imitation rapidement faite des paysages sublimes qu'il avait vus à Venise et dont le plus bel échantillon fait la gloire de la galerie de M. Camuccini à Rome (à côté du Palais Borghèse). Il faudrait laver avec de l'eau tiède ce beau tableau d'Annibal Carrache dont la vue serait si utile aux paysagistes sans noblesse et léchés de la province.

J'ai vu un joli ange gardien de Feti, dont les graveurs pressés qui fabriquent des livres d'heures, n'ont sans doute pas connaissance. Vis-à-vis est une madone vulgaire de Maratte, ce peintre si vulgaire.

Ce qui est incroyable dans les musées de province, ce sont les tableaux envoyés par le gouvernement. A Toulouse, j'ai été frappé de l'*Apelle et Campaspe* de M. Langlois, parce que le journal du jour annonçait que l'auteur venait d'être nommé membre de l'Institut. Ici on trouve *Gustave Vasa haranguant les Dalécarliens* de M. Dufau. *Cymodocée* de M. Duvivier, la *Nature et l'Honneur* de M. Mallet et surtout la *Bénédiction des troupeaux* de M. Mongin, etc., etc., etc.... Un ministre qui

fait de ces choses-là mériterait, suivant moi, d'être mis en accusation. Et ces messieurs osent parler d'art, et il faut les écouter avec une mine sérieuse !

Il y a bien ici autre chose que le ministre vraiment ! Marseille a eu pour maire M. le Marquis de Montpaon qui s'est avisé de faire des acquisitions pour le Musée, au lieu de dépenser deux mille francs pour y faire ouvrir une large fenêtre au point de jonction des deux branches du T majuscule. On a pris la nef et les croisillons d'une église ; la nef a encore quatre colonnes de chaque côté ; il fallait laisser au musée le jour du dôme, ou du moins pratiquer une immense fenêtre ; je vois deux ou trois moyens trop longs à expliquer ici. M. le Marquis de Montpaon a donc acheté le *Premier sacrifice de Noé, à sa sortie de l'arche*, la *Vue de la Cava près Naples*, *Manius Curius recevant les députés de Pyrrhus*. D'après ces choix, il me semble que ce digne maire aurait dû être nommé Ministre de l'Intérieur.

La sainte colère où m'avait mis ces tableaux *officiels*, a été dissipée par une charmante copie de la *Flore* de Poussin, dont l'original, rongé et abîmé par le temps, est au Capitole à Rome. La grâce de la nymphe qui cueille une fleur, au premier plan, a été sentie et rendue par le copiste. Ce

brave homme n'a d'ailleurs nulle noblesse et il peint rapidement comme Joseph Vernet, mais ses figures sont claires, intelligibles et nous représentent les personnages du Poussin tels qu'ils étaient au sortir de l'atelier. C'est un excellent commentaire pour le tableau de ce grand peintre.

J'ai remarqué une tête donnée emphatiquement pour un portrait du célèbre Racine, portrait tout aussi plaisant que le prétendu portrait de Racine du musée de Toulouse. Le Racine de Toulouse est un magistrat rusé à la figure de renard, celui de Marseille est un pédant content. Il faut que le rédacteur du livret n'ait jamais eu la curiosité de voir la gravure de la grande figure imposante et niaise du poète de Louis XIV. Le pédant satisfait de Marseille appuie le bras sur un volume dont la tranche laisse lire ces mots : *Corn. Tacitus*.

Je passe sous silence beaucoup de tableaux intéressants, par exemple *Mercur*e de la Farnesine, copié par M. Ingres, qui a un peu alourdi les formes de Raphaël ; le *Sauveur du monde*, tableau fort remarquable du Puget (né à Marseille en 1622, peintre, architecte et sculpteur). La tête du Sauveur est trop large, mais les anges sont peints d'une grande manière. Je ne

sais pas si le Poussin lui-même a rien de supérieur. Cet homme-ci est un artiste de premier ordre, et je n'ai vu ce tableau que cinq ou six fois. Toutefois, je hasarderais de dire que ce qui distingue le Puget comme peintre, c'est la distribution de la lumière.

Comme peintre, je placerais le Puget immédiatement après le Poussin et Le Sueur. J'ajouterais que Le Sueur ne lui est supérieur que pour la pensée ; il n'a jamais fait d'anges comparables à ceux de ce tableau.

Je dirais à un Ministre de l'Intérieur qui aurait le sentiment des arts : « Envoyez à Marseille un beau Dominiquin, bien frais ; la beauté de la couleur est nécessaire aux provinciaux, et placez à Paris un tableau du Puget. »

J'ai vu avec étonnement 24 tableaux de Michel Serre, peintre inconnu, né en Catalogne en 1658, mort à Marseille en 1733. Il était fort pauvre et peignait au plus vite. Il avait vu l'école de Bologne et savait être avare de la lumière. Je le regarde comme fort supérieur à tous les peintres médiocres qui remplissent les travées de l'école française au Musée de Paris.

Serre fit preuve d'un courage bien étonnant lors de la peste de Marseille en 1720 ;

mais ses tableaux, peints avec des couleurs et de la toile achetés au rabais, ont noirci ; et le Musée de Marseille est ridiculement obscur. J'ai remarqué de Serre une tête imitée du Corrège dans sa *Présentation au temple*. Il faudrait répandre ces tableaux de Serre dans tous les musées de France. Les défauts de ce peintre ne sont pas les défauts français (relief nul, couleur fausse, personnages copiés de l'auteur à la mode). J'ai vu avec plaisir deux tableaux, bien pâles il est vrai, de Le Sueur. Il ne faut pas omettre deux tableaux immenses de Vien qui semblent miraculeux, placés à côté du *Christ sur la croix* de M. Dandré Bardon, ou du *IV^e acte d'Iphigénie en Aulide* de M. Monsiau, tableau commandé par M. le Ministre de l'Intérieur. Il faut noter aussi un autre cadeau [du] gouvernement : *Ulysse reconnu par Euryclée*, de M. Tardieu.

Ce qu'il y a de curieux dans ces musées de province, ce sont les portraits. Je me souviens encore du Descartes, de Henry de Montmorency, et du Cinq-Mars de Toulouse. Ici j'ai trouvé une excellente Madame de Pompadour en peinture bleue du temps, et le portrait de lord Stafford, représenté apparemment à l'instant où il apprend que son ami, le roi Charles I^{er} vient de rendre exécutoire sa sentence de

mort en la signant. Je voudrais bien que le portrait fût reconnu ressemblant. Le livret l'attribue à Van Dyck, ce qui est absurde. Le comte, dans ce portrait, a une tête du midi ; c'est un gros commis-voyageur de Nîmes, sans finesse ni noblesse, mais il a de l'énergie et regarde avec une profonde mélancolie.

Le portrait de Madame de Pompadour, sous la figure de l'Aurore, comme dit le livret, est de Nattier.

Ce musée a un *Christ battu* de Rubens (n° 130) ; beaucoup de chairs bien ignobles et bien rouges. Platitudo énorme et surtout manque du souffle divin dans l'homme-Dieu.

Un tableau bien curieux, bien singulier de Rubens, c'est la *Famille du Prince d'Orange*. Le prince est ridicule de formes et d'expression. Il est vêtu à l'antique comme le Louis XIV de la porte Saint-Denis ; il a le genou nu, et ce genou est estropié. Mais les têtes des enfants sont fort bien ; un peu moins bien la tête de la princesse, dont la laideur ne doit pas être mise à la charge du peintre qui, sans doute, a menti autant que possible.

Ce tableau, fort grand, est entouré de 38 médaillons peints en grisaille, couleur bistre. La plupart de ces médaillons ronds présentent deux têtes et ils portent des

légendes. Ce tableau est placé beaucoup trop haut. — « Ce sont les cadeaux de M. le Ministre de l'Intérieur, dirais-je à MM. les échevins, qu'il faut mettre à cette hauteur. »

Au reste, tout est arrangé ici dans un esprit d'hostilité marqué pour le pauvre sens commun. Il fallait placer le Raphaël au lieu où est *Hercule entre le vice et la vertu*, grande fadeur attribuée à Crayer ; mettre la *Chasse* de Rubens où est l'*Apothéose de la Madeleine* et, vis-à-vis, ou à côté, le *Priam* du Guerchin, la *Madeleine pénitente* du Dominiquin et le *Paysage* d'Annibal Carrache.

Je ne sais ce que Philippe de Champaigne a fait au rédacteur du livret marseillais, pour qu'il lui attribue aussi malheureusement une *Assomption de la sainte Vierge*, peinture bleue digne de tous les Restout du monde. Philippe de Champaigne est jaune et pieux. Une *Apothéose de la Madeleine*, mise sous son nom, m'a l'air de la copie de quelque bon tableau.

Par suite de sa haine pour le nom de Champaigne, le rédacteur du livret attribue à Jean-Baptiste, élève de Philippe, une *Lapidation de saint Paul*¹, chef-

1. M. Louis Royer fait remarquer que Stendhal copie ici un lapsus du livret. Il faudrait : *lapidation de saint Etienne*. N. D. L. E.

d'œuvre de quelque mauvais élève de David.

Il y a une *Madeleine mourante* de Fins-honius, point mal. Vingt ou trente tableaux de ce musée méritent le même éloge, par exemple une madone dans le genre de Sassoferrato (n° 177), un portrait par Drouais, un autre (femme à physionomie de fouine, n° 12) par Fauchier d'Aix, une tempête par Henry d'Arles. Puget peintre, fils du grand homme, a fait une *Visitation*, dont les personnages ont l'air d'acteurs.

Ce musée a, de Vien, deux immenses tableaux bien froids, mais non affectés et qui semblent des chefs-d'œuvre, quand on vient de voir les tableaux de MM. Dandré Bardon, Restout, Van Loo, Coypel, de Troy. Il y a une *Visitation* par Germiniani de Gênes, pas mal ; une *Charité romaine*, mal à propos attribuée à Guide, idem. Il y a de Raoux une *Jeune fille écrivant à son amant* ; sa grand'mère lit par-dessus son épaule. Ce tableau dut avoir un beau succès en 1730 ; un peintre naïf (s'il en est) devrait le copier en changeant les têtes.

Je suis resté longtemps immobile devant le buste de Puget. Ce n'est point un tambour-major, comme ces bustes des grands peintres qui gâtent le Musée à Paris ; celui-ci, qui m'a l'air d'une copie consciencieuse, est digne de toute l'attention

d'un ami des arts. Il est plein de naturel comme ses ouvrages. Tête carrée, bouche serrée d'un homme qui *s'efforce* habituellement, yeux inégaux, le droit beaucoup plus beau que le gauche ; en général beaucoup de *vérités* rendues avec scrupule, c'est-à-dire durement, comme les portraitistes nigauds copient une verrue.

Derrière le buste de Puget est une petite Assomption de lui de trois pieds de haut : la madone, des nuages et deux anges. Simplicité admirable, naturel parfait de tête et du geste de la Vierge. Je n'y vois qu'un défaut : cette figure a dix têtes.

Toulon a eu le bon esprit de faire mouler en plâtre les deux fameux termes qui soutiennent le balcon de son hôtel de ville ; elle en a envoyé une épreuve à Marseille qui les a fort bien placés aux deux côtés de la porte intérieure du Musée.

Ce fut en 1656 que Puget les exécuta en pierre de Calissanne. Cet ouvrage commença la réputation de ce grand homme. Leurs défauts d'aujourd'hui sont probablement ce qui leur fit pardonner leur originalité en 1656, je veux parler de cette exubérance de guirlandes de fleurs, de coquilles baroques et d'autres ornements, desquels sortent ces pauvres diables condamnés à porter le balcon. C'est bien le cas assurément de se ceindre de fleurs !

Leur figure, du reste, exprime bien leur peine.

Ces cariatides sous les balcons étaient de mode à Marseille, il y a un siècle ; voisinage de l'Italie et surtout de Gênes. Si au lieu de paraître en 1656, à 34 ans, devant un public qui avait encore l'énergie de la Fronde, le pauvre Puget n'eût débuté qu'en 1680, après Racine, il eût été encore plus méprisé qu'il ne fut. Les échevins de Toulon avaient fait prix à 1.500 fr., avec le Puget, pour le marbre. Il représenta modestement que le bloc de marbre lui coûtait...¹

Marseille, cette ville grecque si ancienne, si importante, si riche sous les empereurs ne possède pas un marbre de quelque valeur. A peine si un autre musée voudrait de ceux qu'elle a réunis à son musée. Tant il faut peu se fier aux raisonnements généraux. Si Marseille avait été détruite par un tremblement de terre, que de phrases n'auraient pas faites les auteurs emphatiques sur les monuments admirables que ce tremblement de terre aurait ravés à la postérité ! Arles et Fréjus ont cent fois plus de restes de l'antiquité que Marseille. Marseille s'est agrandi, a changé de place et a peut-être construit ses nouvelles mai-

1. La phrase est demeurée inachevée. N. D. L. E.

sons avec les débris des anciens édifices. Arles et Fréjus, autrefois considérables, ont été réduits au tiers de leur étendue et les monuments antiques y sont restés à découvert.

Je vais parler, en deux mots, de ces tristes marbres, pour soutenir l'attention du lecteur qui s'arrête dans cette antichambre du musée.

N° 5. Une femme assise donne la main droite à un homme debout. Le mouvement a de la confiance et de l'intimité. On voit par ce qui reste du centre du bas-relief qu'il y avait au milieu des deux personnages une femme portant un enfant au maillot. L'enfant existe en entier ; sa tête est couverte d'un bonnet. Au costume de quelle nation appartient ce bonnet ? Ce qui reste de ce bas-relief est médiocre, mais l'artiste vivait dans une bonne école. Ainsi un sot de 1838 écrit mieux qu'un homme de demi-talent en 1738 ; l'école n'est pas meilleure, mais l'instruction atteint tout le monde.

On dit le travail de ce bas-relief, grec ; je ne le croirais pas, mais je ne l'ai point examiné assez longtemps pour me faire une opinion.

N° 11. Tombeau de Glaucias, trouvé en 1799, sous les débris de l'abbaye de Saint-Victor. On y lit fort bien une inscription

grecque de sept vers assez plats. Le fils de Glaucias adressant la parole à son père lui dit : « Ton fils t'eût donné, non pas un tombeau, mais la nourriture et des consolations dans ta vieillesse. » Les sentiments moraux ont fait des progrès immenses depuis les Grecs ; on ne se vante plus de donner des aliments à son père. C'est ce progrès qui rend un peu niais tous les livres en prose grecque. Les savants, niais par état, et souvent payés pour mentir, ne s'aperçoivent pas de ce malheur, ou du moins se gardent bien d'en convenir.

Le n° 13 est peut-être le meilleur marbre de ce musée ; c'est un tombeau de huit pieds de longueur, sur trois et demi de haut : des centaures combattent contre les lions qu'ils attaquent avec des fragments de rocher. Les têtes sont frustes ; ce monument des meilleurs temps a été trouvé à Arles. L'inscription porte le nom de Flavius Memorius qui, sans doute, s'était emparé de ce tombeau fait pour un mort d'une meilleure époque.

Les n°s 14 jusqu'à 21 sont des tombeaux chrétiens.

N° 27. Des génies à peine passables forgent des armes. Deux d'entre eux soutiennent un médaillon, où l'on voit la Louve, Rémus et Romulus. Un sphinx est au-dessus de cet écusson.

N^o 28. Des centaures entourent un médaillon soutenu par deux victoires. On y lit : IULIAE QUINTINAE, etc. Ce tombeau païen servit, au commencement du ix^e siècle, à saint Mauront, évêque de Marseille.

On fait voir une figure de femme égyptienne de basalte. Une sorte de rose polygone est tracée au bout des seins, à l'extrémité de ces charmes naturels, si agréables au toucher.

C'est contre ma ferme résolution que j'ai parlé si longtemps de ce musée. C'est sans comparaison le meilleur pour la peinture. Le beau ciel, le temps délicieux qu'il fait depuis huit jours rendent sensible aux chefs-d'œuvre des arts. Quel effet ne produiraient pas ces tableaux s'ils étaient placés dans un local admirable comme celui de Toulouse, ou seulement convenable comme celui d'Arles.

Dans ces villes aussi, on a prêté une église, mais on n'a pas eu l'esprit d'y mettre un second étage et d'ôter toute lumière à un musée. Cela est original ! et cela de la part d'une administration qui achète des tableaux !

A Toulouse, à Arles, à Grenoble, on a placé le musée dans une église, mais on n'a pas eu la mesquinerie, comme à Marseille, de ne lui donner que la moitié de

l'église et encore la moitié inférieure, privée de jour. Cette invention est bien digne d'un gros échevin, bien riche et qui va à la maison de ville après dîner.

Un échevin disait de la Maison Carrée à Nîmes : « Hé bien, démolissons ce bâtiment ; nous aurons une belle place et l'on ne viendra pas toujours nous demander de l'argent » (historique). En 1838, Nîmes avait, dit-on, 100 ou 50 francs pour son musée, placé dans la Maison Carrée. Aussi il est dans un joli état. Les trois quarts des toiles tournées contre le mur et les tas de tableaux couverts de deux doigts de poussière.

A deux pas du musée, jolie halle à la volaille, non terminée. Il y a des pilastres adossés au mur ; pierre taillée en style fort ridicule. Mieux valaient des colonnes engagées qu'in'auraient pas coûté davantage, mais peut-être le terrible Conseil des bâtiments civils à Paris y a mis obstacle, comme il a rayé les colonnes du palais de justice à Bourges. J'aperçois à travers les branches une bonne statue sur les degrés de cette halle ; c'est une figure de ville, assise et couronnée. Où diable l'a-t-on prise ?

— Marseille, 10 mai 1838¹.

Commerce. — Je demande la permission de parler de mon commerce. La facilité avec laquelle on fait des affaires à Marseille m'étonne toujours. Après Marseille, pour la facilité vient Nantes.

Les plus *durs à la détente*, si l'on me permet ce mot de comptoir, sont Bordeaux et surtout Le Havre.

Voici comment j'explique cette différence. A Marseille, tout le monde travaille *sur ses capitaux*. La majeure partie des négociants a 80.000 et, par le crédit, fait des affaires pour cent mille écus.

Au Havre, des jeunes gens qui n'ont que du talent et le besoin d'un certain luxe, travaillent avec de l'argent fourni par le *commanditaire*. Il faut : 1^o servir

1. En 1838 on loge à Marseille à l'hôtel des Bouches-du-Rhône, point assez riche pour se moquer des voyageurs. Dîner chez Ducros, rue Vacon, n^o 19. Café aux *Mille Colonnes*, cohue, et chez Bodoul, rue Saint-Ferréol, la haute bourgeoisie du pays. M^{me} Camoin cabinet littéraire ; il y règne un silence profond. Ce matin sont venus des Anglais qui, fidèles à leur règle de conduite (offenser pour montrer supériorité de rang) se sont mis à parler haut d'une petite voix affectée. C'est une nation estimable, mais bien désagréable (tout leur déplaît ; ils voudraient que tout le monde fût fait comme l'Angleterre et ils fulent sans cesse cet *home sweet home*, tant loué par eux).

l'intérêt des commanditaires ; 2° il faut pourvoir au luxe de Madame (si le jeune négociant est marié). A Marseille, Madame *sait faire la cuisine*, dirige l'unique servante qui prépare les plats, au besoin fait la moitié du diner. Rien de simple comme l'intérieur de ces ménages. A nos yeux, cela a quelque chose de respectable. Une des Marseillaises qui a le plus d'esprit (et si je la nomme, tout le monde en conviendra, même à Paris), m'a fort intéressé l'autre jour par une discussion sur les pois chiches. Elle disputait avec un Espagnol, dont le patriotisme n'entend pas raillerie sur les pois chiches.

Quand on prend des informations à Marseille sur un négociant, on ne parle jamais de sa fortune, on répond simplement : *il paye* ou *il ne paye pas*. Cependant on sait à Marseille, à mille écus près, la fortune de chacun. On me disait hier que jamais banquier n'a fait faillite à Marseille (*jamais* veut dire sans douter *rarement*).

J'avais besoin d'argent. Au lieu d'en prendre chez un banquier, j'ai demandé le 10 du mois à un négociant, sur lequel j'avais une traite échéant le 30, s'il voulait me l'escompter.

— Nous parlerons de cela à la Bourse, m'a-t-il répondu, venez ce soir à tel numéro dans l'angle gauche.

J'y suis allé.

— Je ferai votre affaire, venez demain matin.

— A quel taux ?

— A raison de 3 %.

J'ai accepté.

Et l'on veut que Marseille ne voie pas avec dépit le gouvernement ne pas rembourser des fonds dont il paye le 5 !

J'ai réussi hier une chose magnifique dans le haut de la rue Paradis. J'ai fait un cadeau de vin à un correspondant de Gênes. D'excellent vin de Champagne avec des étiquettes superbes, ficelé, emballé, prêt à partir sur le bâtiment, m'a coûté 30 sous la bouteille. Une fois, à Gênes, j'assistai à un bal et, toute la nuit j'entendis porter aux nues la magnificence de notre hôte. Ses laquais ne furent occupés toute la nuit qu'à déboucher des bouteilles de vin de Champagne. Je suis convaincu que mon cadeau fit un bon effet. J'ai fait apporter dans une maison où je dîne quelques bouteilles de ce vin de Champagne ; par prudence, j'ai prié la maîtresse de la maison de ne pas me trahir. Personne n'a attaqué mon vin. En revanche, du Bordeaux Saint-Julien, à 25 sous était détestable et, de plus, épais comme de l'encre.

Une maison de Livourne qui fait avec le Nord d'immenses affaires en huile,

envoya à *un ami* de Pétersbourg ¹...

Si Alger n'est pas abandonné, si Marseille continue (la douane, le mois passé, a produit deux millions deux cent mille francs), d'ici à dix ans elle aura deux cent mille habitants. Déjà il est question de faire une rue qui, de l'obélisque au bout de la rue de Rome, irait à la mer. En s'étendant vers la montagne dans la direction de la Cannebière et des allées de Meilhan, déjà Marseille arrive à Saint-Just. Les appartements sont horriblement chers et, par suite, Marseille a des omnibus qui vont à tous les villages environnants, futurs faubourgs, et tous font fort bien leurs affaires. Il est vrai que les chevaux et leur nourriture ne coûtent rien.

Un négociant à qui Alger a valu cent mille francs à ma connaissance, habite Saint-Loup, joli village sur la route de Toulon. Chaque matin, pour dix sous l'omnibus l'amène à Marseille, et chaque soir, pour dix sous, il revient chez lui, quand l'amour du cercle et du jeu ne le retient pas jusqu'à minuit; alors un cabriolet, qu'il avertit, le ramène pour trois francs.

Je l'ai vu un de ces soirs à une soirée fort aimable et fort bien composée en

1. Ici l'anecdote si déjà elle n'est pas dans les deux premiers volumes.

hommes et où il y avait des femmes fort décentes, mais dont aucune n'est mariée. En sortant par un magnifique clair de lune M. N. m'offrit un lit à la campagne ; j'acceptai et toute la nuit, c'est-à-dire dès trois heures du matin, le chant des oiseaux m'empêchait de dormir.

— 14 mai 1838.

J'ai trouvé ici un théâtre italien ; je subis le *Furioso*¹ dont pour moi pas une seule mesure n'est passable. Je vois *Norma*², dont le seul duo de la fin me plaît. Duo déclamé à la Glück, dont la pauvre petite cantilène commune, est, sans doute, volée. Dans le *Pirate*³ je trouve un accompagnement qui peint le désespoir et un morceau de chant qui a le même mérite, mais *remisso gradu*.

Bellini au milieu du manque de génie avait une petite pointe légère d'innovation sur Rossini. Rossini est trop fardé, trop agréable, même dans les plus tragiques situations ; Bellini est toujours brut et *paysan*. D'ailleurs, il était fort bel homme et savait dominer les femmes.

1. Opéra de Donizetti. N. D. L. E.

2. Opéra de Bellini. N. D. L. E.

3. Opéra de Bellini. N. D. L. E.

La jeune M^{me} Marini rappelle ces nymphes peintes sur les murs de Pompeia. Elle a des yeux étonnants et une folie plus étonnante : elle joue au hasard, s'en remettant apparemment à l'inspiration du moment. Dans le duo de la *Norma*, avant-hier, elle avait fait tant de folies comme actrice, qu'à la fin, elle ne pouvait plus que lancer les notes principales sans les lier aucunement, tant elle était essoufflée.

Il y a un petit ténor dans cette troupe italienne, qui chante comme on parle et va à l'*ut* dièze avec la voix de poitrine. Il est petit, chétif ; je trouvais qu'il prononçait bien le français d'une tyrolienne. Les gens de l'orchestre m'ont dit que le don Laborde est fils d'un perruquier de Montpellier ou de Nîmes. Il prend le bon parti ; il chante en italien. Mais il est bien chétif, bien maigre. Les femmes détruiront cette jolie voix.

*Victorine ou le Songe*¹, une mauvaise pièce, m'a touché jusqu'aux larmes. Les événements sont annoncés et non pas peints. Chaque entr'acte avance de dix ans dans la vie d'une fille entretenue et les traits de l'esprit manquent de délicatesse.

Je vais à Saint-Just malgré la pluie.

1. *Victorine ou la nuit porte conseil*, drame de Dumersan, Gabriel et Dupeuty, 1831. N. D. L. E.

Charmantes bastides ; elles ont des arbres maintenant. Chacune n'est qu'à deux cents pas de la voisine ; on peut toujours appeler le voisin. Mais le chemin a l'air d'une ronde de prison ; on voyage entre deux murs de 8 à 9 pieds de haut. Je jouis de la vue parce que j'ai pris l'omnibus. En cabriolet, je n'aurais vu que les murs. Eglise des Chartreux, belle par son élévation. Architecture comme Saint-Roch.

— 15 mai 1838 (pluie).

La Bourse a l'avantage sur la plupart des palais de France d'avoir une corniche. Cette façade n'est réellement point mal (à Rome ou à Venise, tout le monde s'en moquerait). Je viens de monter au premier étage de la Bourse pour les tableaux de Serre qui représentent la peste de 1720¹. Contre mon attente, je les ai trouvés fort bons. J'ai été indigné du mal qu'en dit M. Millin², mais cet homme était antiquaire juré et membre de 44 académies, comme on peut le voir au titre de ses

1. Tableaux placés dans une belle salle, mais que l'on couvre d'une toile verte par une plate spéculation du concierge que M. le Maire a tort de tolérer.

2. Beyle avait d'abord écrit : « du mal qu'en dit ce polisson de Millin ». Il a biffé, mais en ajoutant entre parenthèse : « c'était le mot cependant, polisson ». N. D. L. E.

ouvrages. Un tel être doit connaître le *prudent*, l'*utile*, le *plat*, mais non le *Beau*. Serre, qu'il déprécie du haut de sa prétendue science, travaillait vite à cause de sa grande pauvreté, ne fut d'aucune académie, et se contenta de faire son devoir avec toute l'intrépidité d'un cœur susceptible d'enthousiasme, à l'époque de cette peste qu'il a représentée dans deux tableaux.

Le plus grand est une vue *cavalière* (à 45 degrés) du cours. Dans la partie la plus éloignée, sur la route d'Aix, où est maintenant l'Arc de Triomphe, on voit des arcades sur lesquelles passait l'eau des fontaines de Marseille. Le concierge de la Municipalité me dit qu'il a encore vu les arceaux maintenant l'eau passant sous le pavé à l'aide d'un siphon.

Le cours est d'une couleur vraie ; il est couvert de malades et de mourants. Sur le premier plan, on voit l'immortel Belzunce, évêque de Marseille, qui se conduisit comme vingt autres magistrats ; et en lui la faiblesse eût été bien plus blâmée. Mais telle est la distribution de la gloire dans les pays sans liberté de la presse.

A droite on descend un cadavre d'un quatrième étage par le moyen d'une corde. Les gens à cheval sont les magis-

trats de la ville : le chevalier Roze, peut-être Serre lui-même.

Le second tableau est plus petit et représente la façade de la Bourse où nous sommes. La fenêtre du milieu, sous le buste de Louis XIV, est plus élevée que les autres dans le tableau de Serre ; je me retourne et je vérifie qu'elle est plus basse.

Serre s'est représenté sur un bateau en face de l'Hôtel-de-Ville, le pinceau à la main ; il a la perruque et le grand nez des portraits du siècle de Louis XIV. Que sont devenus ces beaux nez ? Ils n'ont point passé à la postérité ; voyez les nez des grands seigneurs actuels dans les portraits au coin des rues. C'était apparemment un ordre du grand roi aux peintres du temps.

Comme il est naturel, ce tableau plus petit est supérieur à celui qui représente le cours. Ces espaces trop grands ne conviennent pas à la peinture. Je remarque que, du temps de Serre, en 1720, la Bourse n'avait pas les quatre bas-reliefs au-dessus du rez-de-chaussée.

La salle où j'écris ceci n'a pas été à l'abri des dons de M. le Ministre de l'Intérieur. Il lui a fait cadeau d'un tableau représentant Annibal passant les Alpes *à cheval* et montrant à ses soldats les plaines d'Italie¹.

1. Tableau de Féron. N. D. L. E.

Il faudrait passer ce tableau à quelque paroisse de campagne qui y verrait le martyr de quelque saint, par exemple l'envoyer à la belle église de Montréal près Carcassonne.

J'ai revu l'ignoble figure de Libertat. Sans le savoir, ou en le sachant, le sculpteur a réellement fait un plat héros de ce fou de Cour, et portant avec honte les honneurs dont l'a accablé ce grand roi, juste appréciateur du mérite : Henri IV.

Les tableaux de Serre, si modernes et si vrais, font un plaisant contraste avec ce fat d'*Annibal haranguant ses soldats*. Annibal fat ! Ils me font songer à ce tableau auquel le jury refusa l'admission au Louvre lors de l'exposition de 1837. Il était de M. Bard et je le vis au Cercle des Arts. Ce tableau de M. Bard ne serait point battu par le voisinage de ceux de Serre.

— Marseille, 15 mai 1838.

Il est un acte de vaudeville que je viens de voir ce soir au Gymnase et dont l'historien futur du temps actuel fera particulière mention si, par hasard, cet historien est autre chose qu'un phrasier, qu'un beau parleur académique, et s'il

a un peu observé par lui-même. C'est le second acte du *Gamin de Paris*. Je viens de le voir captivant un auditoire de Marseillais et de Marseillaises en colère. On venait de siffler à toute outrance un acteur, horriblement laid et vieux qui veut jouer le gamin ; l'orage avait duré vingt minutes ; deux fois le commissaire était intervenu ; il avait mis son écharpe ; il avait parlé au public. Il a obtenu un moment de silence. Le premier acte a fini ; le second a commencé sur-le-champ. Après deux minutes, cette salle pleine de Provençaux était attentive et silencieuse à entendre voler une guêpe. Il faudrait que les Russes tuassent la moitié de ce peuple pour lui ôter le fanatisme de l'égalité. Je n'ai vu aucun ouvrage faire frémir le public d'attention profonde comme celui-ci. A la fin tout le monde pleurait. C'est le triomphe de l'égalité par le mariage de la pauvre fille séduite avec le fils du général pair de France.

— 16 mai.

J'écris de Gémenos et des bois de Saint-Pons. Marseille a réellement des environs charmants. La délicieuse verdure des bords de l'Huveaune l'emporte

à mes yeux sur la verdure des bois de Verrières pour la simple raison que, sur les bords de l'Huveaune, l'ombre est un besoin, tandis qu'aux bois de Verrières elle n'est que l'image d'une chose qui ailleurs est délicieuse. Les trois quarts du temps, dans les bois de Verrières, je cherche le soleil.

Comment peindre celui de Marseille à qui ne l'a pas vu ? J'ai demandé une phrase sur les bois de Saint-Pons à mon compagnon de voyage. Il s'est écrié : « Doux souvenir que celui de ce bois de Saint-Pons qui s'élève avec des ombres si touffues, des bruits d'eau au fond des ravins, des gémissements de brise à travers les branches, des luttres charmantes d'obscurité et de lumière au pied de la haute montagne, vaste réservoir de la source. L'eau de cette fontaine s'est fait des lits tapissés de mousse, des bassins où elle bouillonne avec des franges d'écume, des ravins où elle luit avec des rideaux d'ombrages. Assis près de la source, nous apercevions à travers de gigantesques arbres les murailles vertes de lichens et de mousses de la vieille abbaye. Mon compagnon tira alors de sa poche un manuscrit, et me lut la chronique de Blanche de Simiane... »

Un des membres fort aimable de cette

terrible Intendance de santé à laquelle je voudrais voir rogner les ongles, m'a conduit à leur bureau et à la consigne. Le soleil est une chose si belle, mais si terrible à Marseille que nous avons pris pour l'éviter les vilaines rues qui doublent le fameux quai de la Bourse¹.

Les grandes et magnifiques croisées du Bureau de la Santé ont pour parterre, à trois pieds en contre bas, cette mer bleue et étincelante de l'entrée du port. Le bureau de ces inquisiteurs forme réellement le plus joli salon de Marseille.

En entrant, vis-à-vis la porte, la *Peste de Milan* par le Puget. Détails vrais, intéressants, variés. Ce bas-relief fait par ce grand artiste est un tableau comme nos tableaux modernes sont des bas-reliefs. Celui-ci a une profondeur étonnante. Il y a loin de cette jambe de pestiféré qui sort au premier plan à cette femme qui se jette sur le corps de son mari, que la peste vient de lui enlever. Componction de ce bon saint Charles Borromée qui regarde le ciel. Ce saint Charles n'est ressemblant, ni au physique, ni au moral. Il avait ce

1. Tout le monde, j'ai tort, mais les gens sans vanité, l'homme qui écrit par exemple, habiteraient ce quai si bien situé, si gai, où éclate à tout moment la gaité méridionale, sans l'exécrable odeur du port. Réellement les gens de Marseille devraient vendre leur chemise pour amener la Durance dans leur port.

nez immense, naturel à son long visage. Il était jeune et déterminé. Quelle que fût sa pensée sur la bonté de Dieu qui donne la peste ou la laisse arriver, il ne s'arrêtait pas à regarder le ciel ; il prêtait secours et administrait les sacrements aux moribonds avec la même ardeur que jadis il intriguait dans le conclave.

Le Puget était digne de représenter un tel sujet ; comme Serre, il eût payé de sa personne. Son bas-relief, aussi peu bas-relief que possible, n'a point le *contour arrêté* de l'antique. Ces contours trop distincts sont une absurdité pour tout ce qui est sur le second plan. Mais le bas-relief est un mauvais genre d'ouvrage, qui n'est bon que quand il fait inscription.

Ce chef-d'œuvre de Puget fut acheté par l'intendance sanitaire après la mort de l'artiste, le 25 mai 1730, au moment où le petit-fils de Puget l'envoyait à l'étranger pour être vendu.

Ce que le hasard fit en 1730 devrait servir de règle : jamais n'acheter des ouvrages d'artistes vivants.

Les tableaux qui environnent le bas-relief de Puget ont été réunis par un principe contraire. Dieu sait aussi ce qu'on dira d'eux dans un siècle !

A gauche du bas-relief, on voit le tableau le plus célèbre. David le peignit



à Rome vers 1780 ; c'est la Madone, saint Roch et des pestiférés. Comparé à Restout, Van Loo, Coypel, c'est un chef-d'œuvre. La figure nue, couchée sur le premier plan, n'est pas mal ; le dessin est beau et ne manque pas de vigueur. Mais toutes les chairs sont grises. C'est d'avance le coloris de M. Ingres. La madone a du rouge.

A droite du Puget, M. Gérard a peint Mgr de Belzunce distribuant du pain aux malheureux. Ce grand homme, de tant d'esprit, a fait cadeau de ce tableau. On me raconte à ce sujet le *cadeau forcé* auquel il fut obligé. Nous parlerons de ceci plus tard.

On voit, vis-à-vis les croisées, le buste du jeune médecin français Mazet que son zèle avait conduit à Barcelone lors de la fièvre jaune. Le Roi l'établit à l'Intendance sanitaire. Par égard, je ne nommerai pas le peintre.

M. Paulin Guérin a peint le dévouement du chevalier Roze allant faire enlever 1.200 cadavres depuis 15 jours sur l'esplanade de la Tourette. Son grand cœur indigné pour l'affreux péril lui fait découvrir que deux antiques bassins donnant sur la mer sont creux ; il y fait transporter ces tristes débris. Roze n'était qu'un bourgeois. C'est M. de Belzunce

qui est le héros de la peste et que célèbre l'abbé Delille.

Deux cents soldats, trois cents forçats, que Roze conduisait, reculent d'horreur. « Qu'est ceci, mes enfants », s'écrie-t-il ? Il descend de cheval et prend un corps dans ses bras. Tous les forçats, à l'exception de deux, étaient morts trois jours après. Roze en fut quitte pour une légère maladie.

T OULON, le 17 mai 1838]¹.

Arrivé à Toulon le 17, à cinq heures, par une pluie battante. Levé à trois heures, j'étais fatigué ; je me place, de désespoir, sur le canapé d'une chambre petite, mais fort propre, à l'anglaise, et je m'endors jusqu'à huit heures. Il n'y avait rien à l'hôtel à cette heure indue. Je vais, en tâchant d'éviter la pluie et un ruisseau d'eau claire de trois pieds de large, à un café borgne où je trouve une politesse

1. Écrit à Toulon à la *Croix d'or*.
Je n'ai pas le temps de passer à l'encre toutes mes notes au crayon de mon joli voyage de Grasse.
Voici l'itinéraire du moins :
Le 16 mai, à deux heures, je pars pour La Ciotat. Singulière route après Aubagne. J'arrive à la nuit à La Ciotat ; pas de café potable.
Le 17 mai. A trois heures et quart sur la plage à humer

parfaite. Le contraste avec le naturel *parfait mais grossier*, caractère du pays provençal, fait que je suis charmé de la politesse de la mère et de la jeune fille qui tiennent ce café, à côté de la *Pomme* ou *Cloche d'or*.

Je trouve sur la porte où me retient la pluie battante, un Américain mulâtre et moral qui endoctrine un petit décrotteur. Le domestique de l'Américain, âgé de 15 ans et tout aussi moral, m'amuse fort et me fait pitié. Le décrotteur, âgé de huit ans, ennuyé d'eux, finit par s'en aller.

En me levant, un peu de soleil ; mais bientôt pluie fine et vent d'ouest terrible. Que devenir ? Je n'ai pas de parapluie et

l'air tépide du matin ; plus jolie sensation de tout le voyage depuis Paris.

A quatre heures, départ pour Aubagne. Arrivé à 8 heures ; je fiâne, doutant de trouver une place. M. Bartholon, véritable physionomie de savant. Fumée ; odeur exécrable jamais éprouvée dans le nez. A 10 heures départ pour Toulon ; pluie à verse : un provincial à tête étroite et un Marseillais naturel dans la diligence. Je m'endors pour les gorges d'Ollioules. Pluie à verse ; superbe nature ; beaux platanes à Ollioules et de ce village en descendant à Toulon.

Il fait une telle pluie que je ne sors de la *Croix d'or* que pour aller dans un café fort poli prendre une tasse de café au lait vers les 9 heures et demie.

18. Je cours malgré la pluie. Mal aux entrailles. Je noblifie ma journée en osant aller à La Seyne par un vent infâme de mistral commençant, mais il se trouve qu'il n'y a pas de mer et la *mer* seule influe sur les bateaux à vapeur. 4 sous pour aller, autant pour revenir. Galanterie du patron en allant. La... * voulait m'engager à lui parler. J'aime mieux rêver.

* Un mot déchiré.

seulement deux chemises. Je n'étais parti de Marseille que pour La Ciotat. Rêvant toujours à juger et à décrire le pays, je tombe dans les oublis les plus funestes pour moi.

Je vais voir le champ de bataille et le port.

J'admire les grands arbres du champ de bataille, presque tous platanes. Je suis furieusement choqué d'un volet vert au jardin du Préfet maritime. Quelle laideur ! Il faudrait une grille.

La pluie fine et le vent violent d'ouest me persécutent sur le port. J'entre dans un beau café. Café mauvais. Le garçon l'avoue à quatre jeunes gens ; et pourtant, café fort élégant ; lambris et moulures.

J'hésite à aller à La Seyne par le petit bateau à vapeur ; je me dis : le temps ne peut pas être pire ce soir.

Toulon, ville concentrée à l'*utile*, avec ses rues droites et étroites, paraît bien laide sans les platanes. Il est vrai qu'on les mutile étrangement ; mais sans cela, il n'y aurait pas d'ombre.

Très joli boulevard nommé rue Lafayette ; trottoirs de douze pieds de large, fort bien pavés de briques de champ. La chaussée du milieu, destinée aux voitures, est fort bombée et pavée de magnifiques pierres carrées, plus grandes

que le grès de Fontainebleau qu'on emploie à Paris. Les trottoirs sont terminés par les beaux platanes qui sortent des briques, après quoi, vient une bordure de grosses pierres près d'un ruisseau d'eau claire coulant fort vite, comme à Tarbes.

Cet ensemble doit être délicieux en été, dans ce pays de poussière et de lumière éblouissante. Avant-hier, la lumière et le blanc du chemin me firent réellement mal aux yeux en allant de Marseille à Aubagne.

Toulon a plusieurs petites places entièrement remplies par des platanes qui cachent le ciel. Celles-ci abondent en fontaines fort jolies, quoique sans luxe. A l'extrémité de la rue étroite qui aboutit au parc, à côté des fameuses cariatides du Puget, une fontaine, formée par un petit obélisque surmonté de deux têtes fort belles, accolées comme des têtes de Janus, produit un effet remarquable de *beau antique*.

Je considère longtemps avec respect les deux statues du Puget. Sur le balcon, je lis avec peine la date de 1657, ce me semble. Heureusement il y a deux cents lieues de Paris à Toulon. Il y a loin des cariatides aux sottises que Le Brun allait bientôt étaler à Paris. Guirlande de fleurs réunissant ces deux êtres malheureux au mascarón du milieu du balcon. Ce luxe de

fleurs est mauvais, ce me semble. C'est d'avance la manie des guirlandes qui distingue la pauvre et lâche architecture de Louis XV.

Au reste, le *naturel* charmant du Puget n'était pas ce qu'il fallait ici. Il fallait le *fort* de Michel-Ange, quelque chose comme cet esclave admirable que l'on voit au rez-de-chaussée du Louvre, sous l'horloge.

Mais ce naturel est comme la délicieuse cantilène de Rossini sur les paroles les plus atroces du juge de la *Gazza ladra*. A propos d'un couvert volé qui va faire pendre la jeune fille, le juge à qui elle a résisté et qui se venge par la fureur, s'écrie : *Vuol dir lo stesso*.

Pardon pour cette longue comparaison ; je voulais dire que le *beau* donné par des hommes tels que Rossini ou le Puget vaut cent fois mieux que le *convenable* de ces artistes qui mériteraient plutôt le nom d'artisans et dont le vrai talent est celui de plaire au chef de division qui commande les travaux.

Je l'avouerai, je suis un voyageur imparfait et le lecteur n'a pas besoin de mon aveu pour s'en apercevoir. Je n'ai pu prendre sur moi, par ce temps sombre, par la pluie si contrariante, par le vent désagréable, d'aller voir le grand établissement de la marine, le Caducée, etc...

J'avais horreur surtout de rencontrer des *forçats*. Le *laid* m'opprimait déjà bien assez de tous points, moi qui supporte les fatigues de la diligence et de mauvaises chambres dans l'espoir de rencontrer quelque chose de beau. Je n'ai pas à me plaindre. Je n'oublierai jamais la mer vue à trois heures du matin avant-hier à La Ciotat. Cette vue est égale aux plus belles vues des *Monti di Brianza* et des lacs au nord de Milan qui me donnaient des transports de bonheur si ridicules de 1814 à 1821 quand j'étais fou de la peinture et de plusieurs autres choses. (Angéline, Mathilde D.)

L'âme exaltée ou seulement touchée par le souvenir de cette annonce de l'aube vue à La Ciotat, va être pénétrée aujourd'hui de la douleur la plus pénétrante par la vue de quelque chose de trop laid. Je ne puis donc observer beaucoup de choses. Quelquefois *mépriser* est un supplice pour moi ; et ceux qui connaissent la France de 1838 me rendront cette justice qu'il me faut quelque adresse pour n'être pas tué par le *mépris*.

Grand Dieu ! quelles anecdotes sur des magistrats bien payés n'ai-je pas rencontrées sur ma route de Bordeaux à Bayonne, Pau, Narbonne, Montpellier et Marseille ! Quand je serai plus vieux et

plus bronzé, ces choses si tristes paraîtront dans l'*Histoire de mon temps*. Mais, grand Dieu ! quelle laideur ! Le monde a-t-il toujours été aussi vénal, aussi bas, aussi effrontément hypocrite ? Suis-je plus méchant qu'un autre ? Suis-je envieux ? D'où me vient cette envie démesurée de faire donner une volée de coups de bâton à ce magistrat de... par exemple ? Et cet homme a l'air si avenant dans les salons de Paris ! Il raconte même avec une certaine grâce. Grand Dieu ! que n'a-t-il pas fait dans cette petite ville de 3.000 habitants ! J'en suis sûr ; en lisant ce trait on croira qu'à Paris il a humilié ma vanité. Si je me laissais aller à imprimer de telles choses on croirait ce voyage écrit par Juvénal. Heureusement pour moi, après les avoir écrites, je les oublie complètement ; elles ne me reviennent qu'en voyant les noms de ces hommes briller dans le journal. Grand Dieu ! quelle canaille !

L'un d'eux, le plus doux, le plus accueillant qui, dans un salon, a l'air d'un abbé de l'ancien régime, a fait guillotiner des innocents, que le soupçon ne pouvait pas même atteindre. Je le regarde souvent avec un étonnement muet. Il fit cela légèrement, comme il eût décidé de la couleur d'un ameublement. C'est le souvenir de cet abbé de cour qui me serre tellement le

cœur à la vue des petites infamies de 1838. Le sang politique ne coule pas sous Louis-Philippe ; mais si les mœurs de 1816 revenaient, ces gens que je ne nomme pas feraient couler le sang, comme ils font des friponneries, en parlant vertu et moralité.

Le grand et triste précipice que j'ai sans cesse à éviter et où s'abîmerait pour jamais le faible sentiment que ce voyage peut imprimer aux esprits dominés par la crainte, c'est le *mépris*.

Le lecteur ne s'en serait pas douté ; si je crois pouvoir publier l'*Histoire de mon temps*, le lecteur pourra voir avec les mêmes dates de ce voyage quelles choses basses, plates, infâmes d'hypocrisie, j'ai eu le malheur de m'entendre raconter et de *vérifier souvent*. J'ai sacrifié des journées entières dans des pays fort laids et que ces anecdotes me faisaient prendre en horreur pour vérifier quelquefois un seul fait. Et encore comme juge, je ne pouvais pas condamner ; je ne suis pas arrivé à cette certitude-là.

Aujourd'hui, poursuivi par cette pluie infâme, je suis allé deux fois au cabinet littéraire. J'étais très ennuyé. Enfin, à trois heures, je me suis souvenu de ce que le général M[ichaud] me raconta, comme l'ayant vu la veille : un soldat qui fuyait et qui se méprisait soi-même, ar-

rête un cheval, renouvelle l'amorce de ses pistolets, fait monter ce cheval du chemin derrière la haie, tue un ennemi, en blesse un autre, et, de ce fait, arrête une déroute qui, avant peu, pouvait être de la plus grande conséquence.

Le général lui dit : « Vous serez brigadier demain, maréchal des logis avant la fin de l'année. » Cet homme mérita, par sa conduite, d'être sous-lieutenant avant la fin de la campagne.

Comment, après une célébrité si magnifique, oserais-je dire que j'ai ennobli et, par le fait, désennuyé ma journée en montant sur le bateau à vapeur, à trois heures, au moment où personne ne pouvait se tenir sur le pont ? Le vent violent en venant, par rafales, me jetait la pluie au visage. Il me fallait constamment tenir mon chapeau d'une main. Cette baie de Toulon, grande comme un petit lac, était aussi agitée qu'elle pouvait l'être. Et cependant, pour tout dire, le bâtiment n'a pas dansé, mais il nous a fallu une heure pour gagner la jolie petite ville de La Seyne. J'ai été amusé par la galanterie d'un matelot transi (?) avec une fort jolie femme, ma foi, de la classe du peuple aisée, que la chaleur avait chassée de la chambre en bas, avec une de ses compagnes. Il l'a couverte d'une voile pour l'abriter un peu, elle et son

enfant, mais le vent violent s'engouffrait dans la voile et la dérangeait ; lui, chatouillait la belle voyageuse et la découvrait tout en faisant semblant de la couvrir. Il y avait beaucoup de gâté, de naturel et même de grâce dans cette action qui a duré une heure. Ceci se passait à un pied et demi de moi. L'amie non galantisée faisait attention à moi et me disait : « Ce monsieur se mouille. » J'aurai dû parler avec elle ; c'était une belle créature ; mais la vue de la grâce me faisait plus de plaisir. La belle prévenait le matelot quand elle pouvait. A une de ses premières galanteries qui était un mot à double entente, elle lui a répondu vivement : Merde.

La Seyne, jolie petite ville de 8.000 âmes, m'a dit le cafetier — il ment peut-être. — Joli petit séjour pour un homme ruiné ; rien de beau et de sublime de plusieurs sites de ma connaissance, par exemple à Sestri di Levante, entre Gênes et Sarzana. Mais ici on est en France ; pas de possibilité d'être vexé par le prêtre ou le gendarme. Je suppose toujours que le pauvre diable réduit à 1.800 francs de rente qui se réfugierait à La Seyne, irait à la messe et ferait ses pâques.

Bonne conversation avec un sergent de matelots (42 francs par mois) qui arrive

d'Alger... vient de quitter après 24 ans de service.

J'ai vu, malgré la pluie, de beaux bateaux à vapeur en construction.

Le retour à Toulon, favorisé par un fougueux vent d'ouest, a été rapide. On avait mis une voile. Cette course coûte 4 sols.

J'étudiais ou plutôt j'appliquais au terrain l'histoire du siège de Toulon que j'ai écrite¹. Mais on est confondu par la quantité de forts qui entourent cette rade, et encore ils changent de noms tous les dix ans, suivant les gouvernements qui règnent à Paris. Quand j'étudiais Toulon en 1828, plusieurs de ces forts avaient d'autres noms.

L'eau du port est limpide et ne sent pas mauvais.

Le quai est plus large que le charmant quai de la Bourse à Marseille. Il est à peu près de la même portée, orienté de même. Mais l'hiver, on est glacé sur ce quai, par le vent du Nord, m'a dit un négociant de ma connaissance. A Marseille, le quai de la Bourse est une petite Provence, comme on dit dans le nord, et, en hiver, l'eau du port n'a presque point d'odeur.

Ce soir, chose que je n'aurais jamais

1. Stendhal en 1836 et 1837 avait travaillé à une *Vie de Napoléon*. N. D. L. E.

crue, je me suis réjoui de l'apparition du mistral. Je l'ai vu naître en revenant de La Seyne. En sortant du joli petit port de cette ville, le temps était noir ; au moment d'entrer dans le port de Toulon, on a pu distinguer au ciel la place où était le soleil. Dans ce moment, le mistral fait aller toutes les portes, et dans la rue, on est en manteau.

A la table d'hôte, j'ai dîné vis-à-vis de beaux officiers de Paris qui, demain, partent pour l'Afrique. Fatuité presque involontaire de ces messieurs en parlant à un brave officier de marine, il est vrai d'un ton fort naturel et fort simple, qui arrive d'Afrique et qui y a été plusieurs fois.

Ce bon marin, quoique brûlé par le soleil a toute la bonhomie d'un Allemand. Il se trompe sur le nom d'un général qui commande sur un point en Afrique. Immense mépris avec lequel ces messieurs le relèvent, air jeansucre quoique poli, qui dirait : « Grand Dieu ! comment peut-on commettre une erreur aussi immense ! » Le pauvre marin a vu ce ton, mais n'a pas su se défendre.

« Aussi, Messieurs, j'ai vu changer quarante fois au moins les généraux auxquels nous avons affaire à Oran, à Bône, à Bougie. Nous avons pris le parti de ne faire aucune attention aux noms de ces généraux.

Nous disons : le général de Bône. Si l'un de ces Messieurs avait gagné une bataille, son nom nous resterait dans la mémoire ; mais, après six mois, ils tombent malades ou indisposés et disparaissent, etc..., etc...»

Il fallait dire quelque chose dans ce genre. L'officier de marine, un peu refroidi par cette profonde pitié que son erreur avait causée aux officiers de Paris, ne leur a plus donné de renseignements.

Ces jeunes officiers, fort braves et ne respirant que bataille, ont fort grand peur de la fièvre. Tel camp mal choisi a servi de cimetière aux deux tiers du régiment qu'on y avait campé et dont je ne donne pas le numéro. Un emplacement parfaitement sain et militairement aussi bon était à dix minutes du camp funeste où la bêtise du général a coûté 800 hommes. Hé bien ! ces brillants officiers dont la tenue avait une simplicité admirable, n'ont pas cette idée si simple : Quand on se met *sous le vent* du désert et au nord d'un marais sur lequel il passe, fût-on sur une montagne, on est empoisonné. Souvent la fièvre ne paraît qu'après vingt jours. On peut l'avoir à cent lieues du lieu de l'empoisonnement. La saignée est mortelle. Nous autres qui avons habité les pays chauds, nous savons cela. Le petit officier de marine à la tournure subalterne

allait leur dire tout cela, lorsqu'il a été glacé par le ton de tristesse et de pitié profonde de ces messieurs, à propos du nom changé d'un général inconnu. Cette comédie m'a amusé. Un jeune homme de Paris, silencieux et non militaire, cherchait par son grand air à faire apercevoir de son mérite. Il avait le nez très agréablement aquilin, le front de même arrondi et fuyant, vraie figure du siècle de Louis XIV, à laquelle la hauteur semble fort naturelle (le chef d'escadron Guibert dans la fameuse diligence de Tarbes à Auch où l'on dit tant de sottises).

Toutes celles des rues de Toulon qui ne sont pas parallèles au port sont en pente et ont deux ruisseaux qui courent avec une rapidité charmante. De tous côtés, dans les moments de silence, on entend ce gazouillement des eaux vives. Je n'ai pas rencontré une seule voiture. Seulement devant mon hôtel (en province on ne dit jamais auberge) et sous les grands platanes qui me cachent entièrement le premier étage des maisons vis-à-vis, il y a huit ou dix diligences.

Derrière l'Arsenal de terre, sur le rempart, il y a des platanes sur lesquels, à quinze pieds de hauteur, on pourrait établir des salons de vingt personnes comme dans les cafés de Brunswick, Leipsick, etc.

Taillés d'abord horizontalement pour donner de l'ombrage, on a laissé croître des branches verticales, quand on n'a plus songé à l'ombre.

Tous les grands bâtiments construits par le gouvernement offrent quelque sottise énorme. Comme en allant à La Seyne, je regardais le grand hôpital de Saint-Mandrier vis-à-vis de Toulon, de l'autre côté de la rade, j'ai demandé à un marin ce qu'on en faisait :

— Rien monsieur, il n'y a pas un chat ; il est exposé en plein au mistral (nord-ouest). C'est inhabitable.

— Cependant, en cas de peste ou de fièvre jaune, lui ai-je dit, Saint-Mandrier serait désinfecté par le mistral¹...

L E LUC, le 19 mai.

Je pars de Toulon à 9 heures et demie. On m'avait dit à 8 h. 3/4 pour 9 heures. Je fume mon cigare sous ces platanes dont l'ombre réunit les 15 ou 20 diligences placées vis-à-vis la *Croix d'or*.

Temps superbe que nous devons à ce

1. Écrit ceci le 18 au soir. La fatigue l'emporte ici et je vais me coucher à 1 h. du matin. J'écrivais sans y voir à la lueur de deux maudites chandelles dont j'avais volé une obligé de les moucher à toute minute.

vent de mistral. La Provence charmante au mois de mai. Ce Champ-de-Mars de Toulon que je n'ai jamais vu que couvert d'un demi-pied de poussière et les arbres poudrés à blanc, est charmant aujourd'hui. Un petit ruisseau passe au pied des platanes et les arrose comme aux boulevards neufs de Marseille.

Toulon est à la veille d'avoir un grand faubourg du côté de La Valette.

Vivacité de mes deux compagnons de voyage qui ne songent pas à la vanité et me disent toutes leurs affaires. Ce sont des officiers de santé, souvent employés sur les vaisseaux. L'un d'eux est allé voir sa maîtresse à Toulon et meurt de froid aujourd'hui.

CUERS, 20 mai 1838.

On change de chevaux à Cuers, c'est-à-dire qu'on y passe une grosse demi-heure. Depuis que la diligence a vaincu la concurrence, elle va souvent au pas.

A Cuers, je mange des cerises pour la première fois de cette année. Cette petite ville serait assez laide sans les platanes. Le magnifique platane planté devant l'Hôtel-de-Ville fait décoration. Magnifique son de la cloche. J'entre dans l'église; rien de

plus plat ; voûte gothique avec nervures ; forme de jeu de Paume. La place n'est pas mal à cause des grands arbres.

Nous prenons un paysan à l'air malade ; il est très fin ; il ressemble à Jules. Plus loin, un soldat médecin arrive. Il nous raconte sa chasteté envers une grecque de 19 ans, femme d'un officier employé à Alger¹...

Ces paysages de Provence, que je vois non poudrés pour la première fois de ma vie, me plaisent beaucoup.

Le sol se compose de trois pieds de terre sur un rocher rougeâtre qui paraît à chaque instant. Nous voyageons avec les montagnes à gauche ; à tout moment dans le chemin, revers de pavé pour laisser couler les petits ruisseaux venant de ces montagnes. Ces revers de pavés donnent de rudes secousses à la diligence.

Ma vue est réjouie par une petite montagne parfaitement verte et couverte d'herbe jusqu'au sommet, spectacle rare en Provence.

Je suis étonné de la beauté des oliviers du Puget ; je dis *beauté*, quoiqu'il n'y ait pas au monde d'arbres plus laids. Ils ont toujours l'air cacochyme et amputé, mais enfin, au Puget, ils sont gros. Mes compa-

1. Quelques mots illisibles. N. D. L. E.

gnons de voyage m'expliquent que seuls de tous les oliviers de la Provence, ils ne gelèrent pas.

GRASSE, dimanche 20 mai.

Hier, à demi endormi, à Draguignan, je suis frappé de cette idée : il ne me reste que 46 francs, en défaisant le rouleau, pour payer la dame de la diligence (appelée Madame veuve Boivin, dont le mari s'en est allé, à 38 ans, à force de mériter son nom). A la vérité il remplaçait le vin par de l'eau-de-vie. C'est une femme d'ordre, qui m'a appelé, qui a refusé une pièce de 15 sous par moquerie.

Donc, budget de46 francs.

En arrivant à Cannes demain, à 2 heures, j'aurai payé :

Dîner du dimanche	2,50
Etrennes	1
Chambre	2
Blanchissage	0,75
Déjeuner du dimanche	1
Voyage	6

13,25

Reste..... 33 francs.

Avec cela peut-on voir Fréjus ? Il faudrait ne pas s'arrêter à Toulon et filer malgré la fatigue.

Dégoût. — Début à Grasse. (Jolie servante.)

Depuis bien longtemps, 20 ou 25 ans, j'éprouve un moment de dégoût profond, une heure après être arrivé dans une ville, et plus je me suis fait une image charmante de la ville, plus mon imagination s'en est occupée, plus vif et plus pénible est le moment du dégoût.

Je viens seulement de voir le pourquoi à Grasse (le 20 mai 1838). Je suis obligé de m'occuper de petits soins terrestres : chercher un café, chercher une chambre, empêcher qu'on ne me trompe, etc., etc... Toutes ces *vilenies* distraient mon âme de ses charmantes rêveries.

Donc foule d'entraves que l'on voudrait loin et pour la première fois, depuis 8 ans, je suis forcé de songer à l'économie. Je n'ai plus que 46 francs pour retourner à Marseille. Pourquoi n'avoir pas pris 200 francs ; pourquoi ne pas avoir toujours 10 napoléons cousus dans une ceinture ? Mon imagination l'emporte, je me livre au plaisir de *rêver* et je néglige les soins terrestres nécessaires.

J'arrive à 11 heures. J'étais parti de Draguignan à 2 heures du matin, après

être resté au lit une heure et demie. Diligence qui me semble une patache tant elle est dure et le chemin mauvais ; à chaque instant, *revers de pavé* chargés de pierres par les dernières pluies et que l'on passe au grand trot. Odieux revers qui me font mal à la tête dans le coupé. Je me réfugie dans la rotonde où, par bonheur, il n'y a personne. Vilain paysage de montagne ; champs couverts de pierres ; je meurs de sommeil et de fatigue.

Vers les 9 heures et demie, après avoir passé une rivière et remonté une montagne qui n'en finit plus, la culture recommence ; petits murs de soutènement les uns au-dessus des autres ; j'en compte souvent jusqu'à 12 formant un système ; à la vérité, ils n'ont que deux ou trois pieds de haut. Les champs sont pleins d'oliviers, de figuiers et de mûriers. Patience de ces pauvres paysans à arranger les pierres qui les désolent. C'est ce qu'à Genève on appelle *culture cananéenne*, car il faut de la Bible partout pour être estimé ; beaucoup de gens en ce pays-là ont vu le pays de Canaan depuis la rivière de Gênes (Lettres de M. Lullin sur l'Italie, très judicieuses, au Canaan près).

En approchant de Grasse, la couleur des feuilles des oliviers devient d'un vert plus foncé ; ils sont gros comme des saules.

Les figuiers sont des arbres qui ont souvent huit pouces de corps, absolument comme sur la route de Portici ; c'est que Grasse est abrité du nord par une montagne nue dans le haut. Enfin, je vois des rosiers cultivés en plein champ. Le vent est au midi et roule de gros nuages ; j'ai peur de la pluie. Tout à coup, j'aperçois Grasse plaqué contre un monticule, entouré de monticules couverts d'oliviers qui semblent vouloir se précipiter sur la ville. Cette [ville] a tout à fait une physionomie génoise. Je n'ai jamais rien vu en très petit, qui rappelât plus complètement Gènes et les villes de son littoral.

On domine la mer qui apparaît à deux lieues. En arrivant, on trouve une terrasse garnie de grands arbres, bien autrement belle que celle de Saint-Germain. A droite et à gauche, montagnes littéralement couvertes d'oliviers touffus jusqu'à leur sommet et, au fond de la vallée, très grande étendue de mer qui, à vol d'oiseau, ne me semble pas à plus de deux lieues.

J'apprends que cette ville est remplie de cercles, ce qui, au moral, la rend fort désagréable pour un étranger. Pas de café propre ; j'ai toutes les peines du monde à trouver le moyen de lire le dernier numéro des *Débats*.

Rues étroites comme dans les villes du

littoral de Gênes. La culture ferait croire à chaque moment qu'on est à Sestri ou à Nervi. Mais absence totale d'architecture et de cafés et mauvaise odeur dans les rues, où l'on fait toujours un peu de fumier suivant l'exécrable usage que j'ai déjà trouvé à Aubagne et au Luc¹.

On n'a pas besoin d'aqueduc ici. A la partie la plus élevée de la ville, une belle source sort de terre ; je suis resté longtemps à contempler ce spectacle du haut du parapet qui domine la source.

Ici, aucun luxe, m'a-t-on dit. Un homme qui a cent mille francs de fortune porte un habit râpé et Grasse compte plusieurs millionnaires tout aussi mal vêtus que le reste de ses citoyens. En revanche, les demi-paysans, qui, aujourd'hui dimanche, peuplent la magnifique terrasse, ont l'air fort cossu.

Le plus bel endroit de cette terrasse, celui où, en Italie, il y aurait force cafés, est occupé par l'hôpital général. J'admets qu'il y ait un hôpital, mais il faudrait le bâtir hors de la ville et rendre le bâtiment actuel à la civilisation. Si les habitants avaient du luxe, ce serait leur lieu de réunion et de plaisir.

1. Sous ma fenêtre, à Grasse, reste de gothique élégant, celui qui précède la Renaissance. Y a-t-il du gothique noir, triste et sévère en Provence, si près d'Arles, de Fréjus et de Nîmes ?

Voici encore une ville qu'un homme ruiné pourrait choisir pour refuge : Granville ou Grasse ; là-bas, la civilisation, la fréquence des idées ; ici, le climat et la charmante culture, et le pauvre diable ne serait pas poursuivi par le luxe des autres, comme à Granville. Je dis cela pour l'acquiescement de ma conscience, car, à mes yeux, il faut se placer à cent pas de la mer, et non à deux lieues. Ensuite, la moindre petite ville de la côte de Gênes est cent fois supérieure à ceci, mais l'on est en France ici et l'on n'a pas à songer au gouvernement. Le journal arrive de Paris le cinquième jour de sa date.

Réellement, je suis poursuivi jusque dans ma chambre par une certaine odeur de résine qui me fait mal à la tête et qui pourrait bien être l'odeur de la parfumerie de Grasse.

CANNES, 21 mai¹.

Situation à souhait. Là, me disais-je, quand on a horreur des tracasseries du passeport, on peut passer en paix le soir

1. Arrivé à deux heures le lundi 21 mai. Il pleut un peu toutes les heures, mais soleil ; logé à l'hôtel du midi (M. Gimbert, hôte complaisant, mais pas de vue ; maison vis-à-vis le midi). Je suis parti de Grasse en tilbury ; c'est selon moi la seule façon de voyager. Je trouve..... le traîne au pas,

de la vie. Je regardais avec envie, du haut de mon tilbury, de charmantes maisonnettes blanches, situées au milieu des grands oliviers et des bouquets de chênes qui couronnent la montagne au levant de Cannes. Mais j'avais compté

sans l'autour aux serres cruelles.

Ce venin caché qui semble prendre à tâche d'empoisonner les plus charmants endroits de la Méditerranée attaque cette charmante montagne. Un M. Dumas (il est de Dieppe) a été obligé de faire abattre les ormeaux antiques qui ombrageaient son château. On a prétendu que cela donnerait plus d'air et empêcherait la fièvre. De malheureuses eaux stagnantes, situées loin de là et surtout infiniment plus bas derrière la pointe de terre qui s'avance

qui me conduit au pont romain et à la vallée du Riou qu'on élargit avec beaucoup de science pour la jetée qui doit être de 250 à 260 mètres (900 mille francs sont votés). Les frères Seguin sont entrepreneurs. 300 ouvriers ; presque aucun du pays ; ce sont des Piémontais qui reçoivent 25 à 45 sous par jour.

Un des frères Seguin a perdu sa femme de 23 ans ici. Il est, dit-on, à Vienne, une autorité maintenant.

Bon dîner chez M. Gimbert. Eau excellente. Voyage au Riou. Pont romain. Après dîner, je grimpe à l'église. Je lis sur la porte : Consacrée en 1643. Les arcades des chapelles sont en pointe encore en 1643.

...* les plus belles possibles de ce pays.

Je plaisante avec deux jeunes filles de 14 ans assez jolies... annoncées par le tambour.

* Un mot illisible. N. D. L. E.

vers l'île Sainte-Marguerite, du côté de ce golfe de Jouan devenu si célèbre, empoisonnent toute cette montagne. Jadis la moitié de Cannes avait la fièvre au mois d'août. Enfin on a eu l'idée de nettoyer une petite rivière qui coule à l'orient de Cannes et la fièvre a disparu. Toutefois les eaux ménagères et les trois égouts de Cannes empoisonnent la jolie promenade sur le bord de la mer.

Lord Brougham a fait élever son joli petit château au couchant du promontoire couronné par l'église de Cannes, Notre-Dame-d'Espérance, au delà du torrent du Riou qui a l'honneur d'être traversé par un pont romain sur lequel je viens d'avoir l'honneur de passer. Il n'a rien pour lui que son antiquité. Il est bâti en petites pierres plates (petit appareil) et en vérité, il est si *bourgeois*, si dénué de tout ce qui parle à l'imagination, si différent de celui de Vaison que j'ai peine à le croire romain.

Cannet, village derrière Cannes, à 10 minutes de Cannes et de la mer, où j'ai vu les orangers en pleine terre et les aloès commençant à former les haies¹.

1. Le 22 mai je dois partir à 6 h. pour Le Luc où l'on arrive à 6 h. A 10, on part pour Toulon où l'on arrive le 23 à 7 h. et le soir à 6 h. à Marseille.

[MARSEILLE], 24 mai 1838.

M Ascension. Jour et soleil magnifiques. Ce soir, monde fou au Gymnase pour M^{lle} Séral qui danse les danses espagnoles. Les danses espagnoles font tant de plaisir en France parce qu'elles font voir le *brio*, que la vanité rend impossible en France, et le *brio*, qui serait si ridicule à Paris, est l'image du bonheur.

Il y a eu une danse de jalousie entre paysans qui a excité des transports ; on a jeté une couronne sur le théâtre. Quels gestes ignobles !

Que M^{lle} Chameroy serait surprise de voir applaudir ces choses ! Le lecteur, né peut-être vers 1812, ignore, et c'est tout simple, que, vers 1804, M^{lle} Chameroy fut une danseuse charmante qui mourut au commencement du Consulat et que les prêtres refusèrent d'enterrer, pour *tâter* le gouvernement du premier consul.

Quand il faudra que nous quittions la scène du monde bien vieux, bien vieux, nous ne pourrons jamais nous imaginer ce qu'on fera trente ans après nous. Rien de plus simple : le contraire de ce qu'on faisait de notre temps. Je me figurais l'élégante, la charmante Chameroy voyant applaudir M^{lle} Séral. Et qu'on ne s'y

trompe pas : M^{lle} Chameroy serait aussi choquée des grâces de la charmante Elssler dans le *Diabte boiteux* que de M^{lle} Séral, et bien plus peut-être. Car elle aurait assez d'esprit pour sentir que M^{lle} Elssler lui est aussi supérieure que les poèmes de M. de Lamartine à ceux de l'abbé Delille, dont la bonne compagnie raffolait en 1804.

— 27 mai.

Grande parade sous l'ombre des beaux arbres des allées de Meilhan. Les colonels commencent à être bien gros pour faire la guerre. Comment courir dans les vignes de Rivoli ou de la rivière de Gênes avec ces carrures-là ? Peut-on faire la guerre, après 45 ans ? Tout le monde avait 25 ans à l'armée d'Italie qui passa le pont de Lodi. Le général en chef, qui avait 27 ans, était plus âgé que les neuf dixièmes de ses soldats. Du génie et de la jeunesse : *sic itur ad astra*.

Il ne serait pas bien à moi de raconter ce que je vois dans le petit nombre de maisons qui me font l'honneur de m'admettre. C'est une des ressources qui sont interdites par l'honneur au Français qui hasarde d'imprimer un voyage en France.

Comment un tel livre ne serait-il pas plat ?
Je serai réduit à parler des impressions
qui sont venues à moi au cabaret, (dans
les lieux publics).

V AISON.

En passant le pont de l'Ouvèze, je remarque la large et gracieuse vallée que cette rivière ouvre dans les montagnes. Je vois le coteau derrière lequel est situé Vaison, que je vis avec tant de plaisir il y a *** ans.

Les salles basses du musée d'Avignon sont remplies de morceaux et de restes d'antiquités trouvés à Vaison. Les principaux ont 8 à 10 pieds de haut; ce sont des espèces de niches de fontaines et des monuments comme celui de l'abbé Barthélémy à Aubagne. Ces monuments offrent des bas-reliefs d'un dessin exécrable.

A côté d'eux est le roi René à genoux, et derrière lui son chancelier ou son confesseur, le tout de grandeur naturelle et tellement laid que j'en attribue la gloire à quelque artiste allemand.

VALENCE.

Arrivé le 1^{er} juin 1838 à 1 heure du matin.

Valence est fort vilain et surtout pavé d'exécrables petits cailloux pointus et non garnis avec du sable, qui font de la marche une sérieuse affaire et à laquelle il faut donner toute son attention.

Par bonheur, on a laissé un intervalle entre les faubourgs et la ville. On pourrait planter là huit rangs de platanes comme on l'a fait à Marseille, mais en France les grandes villes sont en avance d'un siècle ou deux sur les petites. Je suis convaincu que MM. les échevins de Valence trouvent beaucoup plus beau que du débouché du faubourg Saunière (le faubourg d'Avignon) au Rhône et au pont en fil de fer, il n'y ait pas un arbre. Le Français de l'ancienne roche, le Français dont cette littérature peint le caractère, n'a aucun goût pour les beautés naturelles, au contraire de l'Anglais dont c'est peut-être le seul goût réel, après l'instinct de *lutter contre un obstacle* et de songer à son rang.

Tout ce qu'on fait à Valence en fait d'architecture publique est donc à peu près absurde. On finit en ce moment un palais de justice assez raisonnable, quoique

un peu lourd et, au total, vu la situation du pays, à 500 licues de l'Italie, pas mal. Hé bien ! on l'a niché dans la plus triste rue de Valence, et c'est dire beaucoup, où, sans doute, le terrain a eu le mérite de coûter fort cher. Il eût paru si simple à un magistrat allemand de placer cet édifice dans un champ, sur le chemin du pont, à cent pas du mur de la ville qui est ouvert de tous côtés, à côté des auberges, des cafés fréquentés, de la vie actuelle de la ville. Cet édifice eût été aperçu d'un peu tous les bateaux à vapeur descendant le Rhône et eût fait honneur à la ville. Ce qui est plus sérieux, on y eût respiré un bon air. J'y voyais plaider une cause, il y a un quart d'heure ; l'air méphitique m'en a chassé. Des juges qui passent leur vie dans cet air malsain n'ont jamais lu un dictionnaire de chimie à l'article *ventilateur*. Et il s'agit d'un bâtiment neuf qui n'est pas achevé¹. De plus, pour arriver à leur siège, il leur faut traverser la foule et j'ai eu l'honneur d'être coudoyé d'autorité par un Monsieur, vêtu de noir et à l'air suffisant qui gagnait sa place. Il était si simple d'imiter, sans luxe, les cours de justice d'Angleterre ; mais ces

1. A ajouter au palais de justice de Valence. « Conçoit-on qu'on n'ait pas l'idée d'élever de trois pieds le fond d'une salle qui est destinée à faire voir ce que font les juges. »

Messieurs savent-ils qu'il y a une Angleterre ?

Il fallait mettre la salle de spectacle au milieu de la ville. On se retire l'hiver à onze heures du soir par une pluie froide. Elle n'est pas mal, petite naturellement comme la ville le comporte, mais beaucoup mieux quant à la façade que celle de Marseille, moins bien que celle d'Avignon, beaucoup moins bien que celle du Havre. Il fallait une promenade couverte sur le flanc droit, eût-on dû, par économie, faire des colonnes en bois. On aurait eu un café délicieux comme à Bordeaux.

Très jolie petite église de Saint-Apollinaire. Pas un arc pointu, le plein cintre éclate de toutes parts ; nef du milieu fort large, séparée des nefs latérales par des piliers fort légers formés de quatre colonnes à demi engagées dans un pilier carré. Ces colonnes n'ont de gothique que leur excessive élévation. La colonne engagée du côté de la grande nef s'élève beaucoup plus haut que celles des trois autres côtés. De tous côtés, surtout aux croisillons de la croix latine (qui est la forme de Saint-Apollinaire), on aperçoit une foule de petites fenêtres en plein cintre avec des colonnes corinthiennes, qui rappellent les arènes de l'architecture romaine. Cette église était jadis dédiée à deux saints

qui perdirent leurs droits lorsqu'y entra saint Apollinaire, évêque de Valence vers l'an 500, je crois. L'église actuelle est de *** (voir la *Gallia christiana*).

Saint-Apollinaire a été peint en blanc tirant sur le gris ; ce n'est pas encore la couleur naturelle (celle que le temps a donné à Saint-Jacques de la Boucherie et que vous voyez de loin), mais cela est infiniment supérieur à l'ignoble teinte nankin qu'on a donnée à Notre-Dame de Paris, à Saint-Sulpice, etc..., etc...

On entre par les nefs latérales ; on démolit, ce me semble, une grosse tour carrée de même style que l'église, placée à l'endroit où devrait être le portail. J'entrevois dans le chœur de bonnes copies d'Andrea del Sarto et surtout du Guide. Une Ascension, tableau moderne, style de mélodrame, ne fait pas mal au fond du chœur qui est séparé par un mur plein de la nef qui en fait le tour. Dans ce lieu on a prodigué les petites colonnes corinthiennes et le plein cintre comme au charmant Saint-Sernin de Toulouse.

Saint-Apollinaire me paraît charmant, mais il n'est pas sombre ; il n'est pas triste et laid comme tant d'excellentes petites églises du nord de la France. Le goût qui a construit Saint-Apollinaire fut gâté comme lumière par des souvenirs des édi-

fices païens ; l'architecte ne songeait pas à l'enfer assez souvent.

Bon buste de Pie VI ; air commun, fort ressemblant. Plusieurs fenêtres ont des vitraux colorés ; assurément je ne regrette pas les tristes tableaux en verres colorés dont j'ai vu les chefs-d'œuvre à Auch (ces ouvrages vraiment faits pour des spectateurs du xiv^e siècle offensent l'œil par un éclat ridicule, n'ont pas de centre lumineux, etc...) ; mais, ce à quoi je n'avais pas songé, l'absence de ce décor, auprès duquel...¹ est un modèle d'élégance, donne à une église l'air boutique de perruquier. Je le vois à Saint-Apollinaire. Un soleil du premier de juin donnait en plein dans les vitraux colorés ; l'église est toute peinte des couleurs de l'arc-en-ciel.

Près la porte du nord, petit édifice carré avec des arcs en plein cintre, une corniche passable et quatre colonnes à peu près corinthiennes aux quatre angles. C'est de là seulement que je m'aperçois qu'on démolit la belle tour vis-à-vis le lieu où devrait être le portail de l'église.

Sur la place des Clercs, à côté de l'église, je vois qu'à Valence les corniches ont une *saillie convenable*, chose qui manque tellement et qui donne l'air si niais aux maisons de Bayonne, par exemple.

1. Un mot illisible. N. D. L. E.

Près de cette place, une petite maison avec façade toute couverte des ornements contournés du gothique flamboyant, plus force bustes et quelques statues. Cela est bien loin de l'élégance de la maison de Rouen vis-à-vis la cathédrale ou de certaines parties du Palais du Parlement. Cette architecture à Rouen a quelque chose de noble, de privé de sens commun et de chevaleresque ; elle rappelle les héros de l'Arioste (mais un fabricant de Rouen songe-t-il à un fou comme l'Arioste ?) à un homme qui n'arrive jamais à mieux que les appointements et les fonctions d'un sous-préfet. Cette architecture à Valence est plate. Les physionomies oisives que j'ai vues sur le chemin du pont suspendu et qui se dandinent pour avoir des grâces sont bien plus près de l'imagination que l'air occupé, sérieux, courant aux affaires des marchands de Rouen.

Très joli pont et qui ne manque point de grandeur. Un seul appui au milieu du fleuve, et là, un fort joli arc de triomphe en pierres de taille. Je trouve que son style est un peu sévère et se rapproche de celui de la Renaissance.

Ces arcs de triomphe des ponts suspendus vont peut-être déshonorer les arcs de triomphe véritables. Ils sont bien mieux placés en général et un monument aussi

inutile qu'un arc de triomphe devait une partie de son mérite à sa rareté. Le voyageur qui est allé de Lyon à Arles en faisant 6 lieues à l'heure a vu vingt arcs de triomphe par exemple, dont plusieurs, comme celui de Valence, sont réellement fort bien ; ce voyageur ne ferait pas vingt pas pour voir l'arc de triomphe du Carrousel.

La roche de Crussol vis-à-vis le pont est horriblement laide ; elle tombe en ruine et cette ruine n'a rien que de vilain. La rive vis-à-vis Valence est non moins plate et laide. Peut-être dans cent ans un homme de goût qui aura du pouvoir à Valence fera planter 500 blancs de Hollande, 200 platanes et 300 peupliers d'Italie sur cette rive si laide. Mais d'abord il faut *voir le laid*, ce qui suppose la connaissance du *beau*. Je me rappelle les rives de l'Elbe à Dresde. Le sommet de la montagne de Crussol qui se dessine dans le ciel d'une façon si nette après le soleil couché est également abominable.

Et avec tout cela, si j'étais condamné à habiter Valence, je me logerais dans un des champs qui dominant de 40 pieds le pont suspendu. On est là à quatre minutes de la salle de spectacle et du centre de la ville. Le faubourg Saint-Nicolas par lequel on va à Romans et Grenoble est, comme le faubourg Saunière, composé

d'une rue fort large. Il y a même quelques mûriers chétifs dans le grand espace qui le sépare des murs. Supposez là les allées de Meilhan. Ce faubourg est très joli et il ne faut qu'un préfet qui ait, en 1838, autant d'esprit que M. de Meilhan en 1789.

Pour noblifier un peu cette place aux Clercs, j'y voudrais une statue de Napoléon en sous-lieutenant. Les idées qui, en 1789¹, régnaient chez M^{me} du Colombier et dans la bonne compagnie de Valence s'étant logées dans la tête d'un grand homme qui s'occupait d'autre chose, l'ont empêché de donner de la monarchie une bonne seconde édition qui trouve des amateurs. Je crois qu'il ne fallait point d'autre noblesse que la Légion d'honneur, mais alors, place à part au spectacle pour ces nobles-là. Je suis enchanté que Waterloo ait fait justice de toutes ces petitesses qui nous habitaient. Voyez la littérature de l'Empire. Maintenant l'Europe nous charge de la fonction de *penser pour elle* ; de là les contrefaçons de la Belgique qui empêchent de dormir certains personnages².

Par bonheur pour le voyageur, les cercles ne dominant pas à Valence comme à Tarascon, comme dans Avignon ; par conséquent deux cabinets littéraires. J'ai

1. A voir.
2. *The Kings*.

perdu mon temps dans l'un d'eux, à lire toutes sortes de pauvretés ; je suis vexé en regardant ma montre, et j'étais vexé à Tarascon d'être réduit pour toute pâture au *National* qui, par état, trouve que tout va mal.

FIN

APPENDICE

ETAT DES DISTANCES PARCOURUES DANS
LE VOYAGE DE 1838, PARTI LE 8 MARS,
RENTRE A PARIS LE 22 JUILLET 1838, 135
JOURS (A 16) (JE NE COMPTE PAS LES QUARTS
DE POSTE)¹.

De Paris à Bordeaux ...
De Bordeaux à Toulouse ...
Retour...
De Bordeaux à Bayonne ...
De Bayonne à Saint-Jean-de-Luz ...
De Saint-Jean-de-Luz à la Bidassoa...
En Espagne...
De la Bidassoa à Saint-Jean-de-Luz...
De Saint-Jean-de-Luz à Bayonne...
De Bayonne à Pau...
De Pau à Tarbes...
De Tarbes à Auch...
D'Auch à Toulouse...
De Toulouse à Carcassonne...
De Carcassonne à Narbonne...
De Narbonne à Montpellier (par Béziers
et Mezo)...

1. Cet état de la main d'un copiste se trouve sur deux
feuilles volantes qui accompagnent le manuscrit du *Voyage
dans le midi de la France*. N. D. L. E.

De Montpellier à Nîmes...
 De Nîmes à Arles...
 D'Arles à Marseille (par le canal et les...)
 De Marseille à Tarascon...
 De Tarascon à Valence (par mer¹ de Marseille à Arles, par terre, d'Arles à Tarascon, je suis l'évaluation du livre de poste)...
 De Valence à Grenoble...
 De Grenoble à Chambéry...
 De Chambéry à Genève...
 De Genève à Villeneuve (par le bateau à vapeur)...
 Retour...
 De Genève à Berne...
 De Berne à Bâle...
 De Bâle à Strasbourg (par Fribourg)...
 De Strasbourg à Bade...
 De Bade (Ilsezheim) à Manheim...
 De Manheim à Cologne...
 De Cologne à Rotterdam...
 De Rotterdam à Amsterdam...
 D'Amsterdam à La Haye...
 De La Haye à (et retour)...
 De La Haye à Delfe...
 De Delfe à Rotterdam...
 De Rotterdam à Mordijck (par le bateau à vapeur)...
 De Mordijck à Breda...
 De Breda à Grootzunders...
 De Grootzunders à Anvers...
 D'Anvers à Bruxelles (chemin de fer)...
 De Bruxelles à Paris (par Cambrai, Péronne et Pont)...

1. Eau.

TABLE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR	1
ANGOULÊME, 10 mars 1838.....	1
BORDEAUX, 11 mars	2
Arrivée. — Fatigue. — Théâtre.	
— Lundi 12 mars	4
Beauté de la ville. — Type bordelais. — La maison de Montaigne.	
— Mardi 13 mars	10
Maisons de Bordeaux. — Le théâtre.	
— 14 mars	15
Le port. — Saint-André.	
— 15 mars	20
Caractère bordelais. — Eglise Saint-Bruno. — Le cimetière. — Les négociants. — Les clubs. — Saint-Seurin.	
LESPARRE, le 21 mars 1838.....	31
Le Bec d'Ambès. — Blaye. — Pauillac. — Le Médoc. — Lesparre.	
PAULLAC, le 22 mars	41
L'église. — Retour à Bordeaux.	
BORDEAUX, le 23 mars	44
Sainte-Croix. — Les allées de Tourny. — Les femmes de Bordeaux. — L'admini- stration municipale.	
BORDEAUX, le	56

Architecture des maisons. — Le Palais Gallien.	
TOULOUSE, le 27 mars 1838	61
Le bateau à vapeur de la Garonne. — Les passagers. — Langon.	
— Lundi 26 mars	64
La Réole. — Tonneins. — Port-Sainte-Marie. — Un accident. — Agen. — Moissac.	
TOULOUSE, 27 mars	69
Le musée. — Saint-Sernin. — Le port. — La Daurade. — Le Capitole.	
— 28 mars	82
Saint-Etienne. — Notre-Dame-du-Taur.	
— 29 mars	87
AGEN, le	88
Campagne entre Toulouse et Agen.	
BORDEAUX, le 1^{er} avril	90
Histoire du commerce de Bordeaux.	
BORDEAUX, le	97
Saint-Michel. — Mœurs de Bordeaux.	
— 7 avril	105
Montesquieu. — La Brède. — Le château. — La chambre de Montesquieu. — Anecdotes sur Montesquieu.	
— 9 avril	121
Histoire de Bordeaux. — Aliénor d'Aquitaine. — Le Prince Noir. — Révolte de 1548. — Duretête.	
DAX, 15 avril	137
Le Génie militaire. — Le bal.	
BAYONNE, lundi 16 avril	138
Aspect de la ville. — Les femmes. — Porte militaire. — Sous-préfet aimable. — La nouvelle Comédie. — Les cafés. — Les diligences.	

BÈHOBIÈ, le 17 avril	145
Départ de Bayonne. — Compagnons de route. — Saint-Jean-de-Luz. — La Rhune. — Pont de la Bidassoa. — Irun. — Le petit palais. — Soldats espagnols. — Déjeuner. — L'église. — Pays basque.	
FONTARABIE	164
Misère qui suit la guerre.	
BAYONNE, 18 avril	165
Bêtise des méridionaux.	
PAU, le 20 avril	166
Route de Bayonne à Pau. — L'Adour. — Peyrehorade. — Orthez. — Entrée à Pau. — Hôtel de France. — Projets. — Le Gave. — Le château. — La halle. — L'église. — Les bains. — <i>La non perception du beau</i> . — La commission de l'ornato. — Dîner à table d'hôte.	
TARBES, le 21 avril	182
La place Maubourguet.	
AUCH, lundi 23 avril	184
Cathédrale. — Élégance de l'intérieur. — Vitraux. — Situation de la ville. — L'intendant d'Etigny. — Le café Dairoles.	
TOULOUSE, 25 avril	190
La <i>Salle des Illustres</i> . — Le conservatoire de Bagnères. — Saint-Etienne. — Antoine Rivals.	
CARCASSONNE, 27 avril	196
La vieille ville. — L'Aude. — Fontaine de Neptune. — L'église Saint-Nazaire.	
NARBONNE, 29 avril	200
Cathédrale. — Histoire de Narbonne. — Tables votives.	

MONTPELLIER	205
Réverie. — Le spectacle de l'humanité.	
— Fête du 1 ^{er} mai. — L'Esplanade.	
— Le musée Fabre. — Raphaël. —	
La vie matérielle.	
MARSEILLE, le 7 mai 1838.....	223
Les maisons. — Aspect général.	
— 9 mai	226
La Tourette et la Major. — La Bourse.	
— L'Hôtel de Ville. — Caractère	
marseillais. — La <i>bastide</i> . — Les ca-	
fés. — Les courtiers. — La Canne-	
bière. — Le musée. — La <i>Chasse au</i>	
<i>sanglier</i> de Rubens ; l' <i>Assomption</i> de	
Louis Garrache. — Les dons du gou-	
vernement. — Le Puget. — Michel	
Serre. — La sculpture.	
— 10 mai	261
Le commerce.	
— 14 mai	265
Le Théâtre. — Bellini.	
— 15 mai	267
La Bourse. — Tableaux de Michel Serre.	
— Libertat. — <i>Le Gamin de Paris</i> .	
— 16 mai	271
Gémenos et les bois de Saint-Pons. —	
L'intendance de Santé. — La <i>Peste de</i>	
<i>Milan</i> de Puget. — Autres tableaux.	
TOULON, le 17 mai.....	276
Aspect général. — Les platanes. — Les	
<i>Cariatides</i> de Puget. — Le mépris. —	
La France de 1838. — Excursion à la	
Seyne. — Le mistral. — Officiers	
d'Algérie.	
LE LUC, le 19 mai	290
GUERS, le 20 mai	291

TABLE		319
GRASSE, le 20 mai		293
Manque d'argent. — Dégoût. — Physionomie génoise de la ville. — Terrasse. — Cercles.		
CANNES, 21 mai		298
La fièvre. — Le pont romain du Riou. — Le Cannel.		
MARSEILLE, 24 mai		301
Danse de M ^{lle} Séral. — Changement des goûts.		
— 27 mai		302
Parade aux allées de Meilhan.		
VAISON		303
Sculptures du musée d'Avignon.		
VALENCE, 1 ^{er} juin		304
L'architecture publique. — Le Palais de Justice. — Saint-Apollinaire. — Architecture flamboyante. — Arcs de triomphe des ponts suspendus. — Rocher de Crussol. — Napoléon à Valence. — Cabinets littéraires.		
APPENDICE		313

FIN DE LA TABLE

Vertical line of text on the left side of the page.

Vertical line of text on the right side of the page.